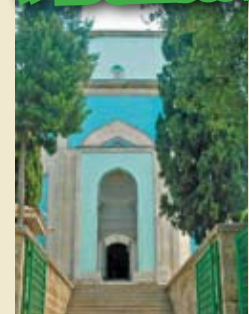


« Bursa la verte »



L'ancienne capitale de l'Empire Ottoman où ont régné les six premiers sultans



(lire la suite page 11)

les inscriptions lumineuses qui ornent le ciel d'Istanbul pendant le Ramadan



(lire la suite page 10)

Aujourd'hui la Turquie sera désormais disponible gratuitement aux stands de journaux de Turkish Airlines dans les aéroports d'Istanbul.

N'oubliez pas de demander votre journal avant de monter à bord !

Aujourd'hui la Turquie, Türk Havayolları'nın tüm dış hatlar, ekonomik sınıf yolcuları için ücretsiz olarak THY gazete dağıtım standlarında...

Uçağa binmeden gazete-nizi isteyiniz!



Le 14 Juillet en Turquie

La fête nationale française : une occasion d'honorer les relations bilatérales entre la France et la Turquie.



(lire la suite page 9)

Aujourd'hui la Turquie



M 04388 701 F 3 50 € - RD
N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



Télécharger les applications iPad et iPhone de notre journal gratuitement.

8 TL - 3,50 euros

www.aujourdhuiturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 101, Août 2013

Imbroglie chez les barbouzes

Les 6 et 7 juin, une bombe explose dans le monde de l'espionnage et de la communication. Le Guardian et le Washington Post révèlent l'existence d'une surveillance méticuleuse des moyens de communication numérique et la collecte de métadonnées par la National Security Agency (NSA). Google, Facebook, Skype, YouTube... beaucoup de sites grand public et de réseaux sociaux sont visés par cette surveillance. Bien qu'ils aient tous démenti avoir donné un libre accès de leurs données à la NSA, ils n'ont pas nié avoir collaboré avec l'agence.

Nids d'espions

La NSA, spécialisée dans la protection et la surveillance de la communication, est l'une des quinze agences de renseignement américaines. L'information filtrée lève le voile sur l'ampleur des moyens de l'agence américaine, moyens jusqu'alors réputés colossaux. De forts soupçons existaient déjà concernant les activités de la NSA et le fait qu'elles outrepassent largement le cadre officiel, notamment à travers le programme Echelon qui serait utilisé à des fins économiques.

Les révélations se poursuivent le 30 juin dans les colonnes du Guardian et du Spiegel : la NSA s'est livrée à des opérations notamment chez ses alliés européens. Une liste recensant les noms des 38 pays ciblés par



Edward Snowden

la NSA est publiée. Or aux côtés des vieux opposants des Etats-Unis et des pays considérés comme « sensibles » (au Moyen-Orient particulièrement), la liste comprend la délégation de l'Union Européenne ainsi que les ambassades de France, d'Italie et de Grèce à Washington.

(lire la suite page 3)

Vural Gökçaylı, un créateur inspiré par l'Anatolie et formé dans les maisons de couture françaises

Vural Gökçaylı a fait ses armes à Paris, où il a travaillé avec les plus grands, puis a ouvert en 1968 sa propre maison de haute couture en Turquie. Il en résulte une œuvre très riche et unique, syncrétisme de différentes cultures et époques. Nous l'avons rencontré dans son bureau à Istanbul.



Pouvez-vous nous parler de votre parcours ?

J'ai étudié au Lycée Italien d'Istanbul. Passionné de mode, je suis parti étudier à Paris en 1963. J'ai été assistant chez Givenchy et Yves Saint Laurent, puis j'ai été directeur artistique chez Jean Patou. On m'a ensuite proposé un poste de directeur artistique dans une maison de couture à Amsterdam. J'ai habité là-bas pendant neuf mois mais j'avais conservé mon appartement parisien et j'y retournais tous les week-ends. À mon retour à Paris, Sylvie Vartan m'a proposé de concevoir sa première collection de prêt-à-porter. Mais après Mai 68, les choses ont changé en France pour la haute couture et j'ai préféré rentrer en Turquie. La même année j'ai lancé ma propre maison de couture à Istanbul. J'y ai fait de nombreux défilés, dont certains à l'ambassade de France.

Vous avez travaillé en France de nombreuses années, vous avez été assistant personnel d'Yves Saint Laurent,

quelle influence la France a-t-elle eu dans vos créations ?

J'ai étudié plusieurs années en France. J'ai fait les Beaux-Arts et j'ai appris à réaliser des costumes de théâtre. Mais mes cours ne m'auraient pas tant apporté sans Paris. Le rayonnement culturel de cette ville est une réelle chance pour les Français. Heureusement que j'y ai vécu, car c'est là que j'ai tout appris sur la haute couture. On m'a enseigné toutes les techniques; comment travailler un tailleur, un drapé, des broderies... Si vous ne les connaissez pas vous ne pouvez pas espérer diriger un atelier. D'autre part, tout au long de son histoire, la France a été au cœur des grands changements vestimentaires. Napoléon, par exemple, a joué un rôle essentiel dans la mode et le costume. Il a révolutionné les mentalités et la mode à Paris. C'est à partir de cette époque que les hommes ont commencé à porter le pantalon tel qu'on le connaît aujourd'hui.

(lire la suite page 7)



Dr. Hüseyin Latif

Directeur de la publication

Edito d'été, livres pour l'été...

Personne n'a envie d'écrire un article sous la chaleur de l'été. Surtout s'il est sans but.

(lire la suite page 5)

Le Festival de Jazz d'Istanbul fête ses 20 ans



(lire la suite page 12)

Retour sur...

Financement d'une campagne présidentielle, une tribune d'Ozan Akyürek, P. 4

La Turquie, le 31^e État membre de l'UE ? Décryptage d'Eren Paykal, P. 2

Dans la famille des Crossover vous êtes plutôt hispano néo bling-bling ou français rétro nostalgique ? Par Daniel Latif, p. 10

Gay pride d'Istanbul



(lire la suite page 6)



Dr. Olivier Buirette

Historien

L'Europe à 28 : Intégration de la Croatie

Le 1er juillet 2013, au milieu d'une actualité internationale fortement chargée et d'une crise économique et financière qui n'en finit plus, l'Union européenne a pourtant vécu une date historique à savoir le passage de 27 pays membres à 28 et le second élargissement aux Balkans depuis 2007, après celui à la Roumanie et la Bulgarie.

Ce 7e élargissement poursuit l'intégration dans l'Union des pays de l'Ex Yougoslavie après celui de 2004 qui avait, rappelons-le, intégré la petite Slovaquie.

Il faut dire que l'Union européenne, depuis le coup d'arrêt de l'année 2005 et le rejet du Traité constitutionnel par la France et les Pays Bas, ainsi que la crise qui s'est abattue sur le monde et plus particulièrement sur la zone Euro en 2008, ne devait rien arranger. Partout l'idée européenne devait entrer en crise tout simplement parce que l'on estimait la structure comme étant dans l'incapacité de protéger les citoyens contre cette grande crise que l'on dit être la plus importante depuis celle de 1929.

Mais de son côté, l'historien des Balkans que je suis ne peut que se réjouir de voir le processus de stabilisation d'une région qui fut pendant 10 ans en guerre, se poursuivre. Il n'est en effet pas si loin le temps où le 25 juin 1991 la Croatie et la Slovaquie déclaraient leur indépendance, cette dernière devait être reconnue rapidement, trop, diront certains, par l'Allemagne de Helmut Kohl. Toujours est-il que c'est de là que le processus de désintégration de l'édifice yougoslave, cet Etat des Slaves du sud qui avait été voulu par la conférence de la paix de 1919, devait commencer. Il a duré près de 10 ans jusqu'au 1er juin 2001 où, après une guerre fratricide et meurtrière, la région a retrouvé les mêmes fractures territoriales qu'elle avait à la veille de la guerre de 1914 dont nous n'allons pas tarder à commémorer le déclenchement l'année prochaine.

Cette guerre qui a détruit l'ex-Yougoslavie avait comme terreau principalement le nationalisme et l'ambition de ses leaders indépendantistes dont les plus criminels furent sans doute le serbe Slobodan Milosevic et les leaders Bosno-Serbes à savoir le Général Mladic et le président Radovan Karadzic. Le procès en cours de ces deux derniers au Tribunal Pénal International de La Haye fera sans doute un jour la lumière sur cette période.

Rappelons-en toutefois le bilan, 300 000 morts civils et militaires dont environ 10 000 pour le seul siège de Sarajevo qui dura à lui seul plus de 3 ans et qui fut une des batailles les plus emblématiques de cette guerre.

Plus de 10 ans après la fin de cette guerre, ces Balkans occidentaux, de nouveaux fractalisés en plusieurs petits pays, se regroupent à présent autour de l'idée européenne et en plein milieu de la crise actuelle, force est de constater que la perspective d'adhésion est stabilisatrice dans la région.

La Croatie, dont les travaux de mise aux normes pour l'adhésion étaient terminés depuis longtemps, ne devait voir s'ouvrir les portes de l'élargissement qu'en échange au préalable de la livraison au Tribunal Pénal International de La Haye du général Ante Gotovina, considéré par le TPIY comme un criminel de guerre mais comme un héros national en Croatie. Il sera en effet livré au Tribunal International le 7 décembre 2005 pour finalement être acquitté et revenir triomphalement à Zagreb en novembre 2012.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.aujourdhuilaturquie.com

Artemis : une maison d'édition à part, avec une touche de féminité



La maison d'édition Artemis située non loin de l'ancien débarcadère de Moda respire le bonheur. Une dizaine de chats gracieux vivant en parfaite harmonie avec deux chiens vadrouillent dans les couloirs entre les différents bureaux, une atmosphère sympathique et bohème règne en ces lieux. L'équipe, composée majoritairement de jeunes femmes, crée des livres destinés à un public jeune et adulte, essentiellement féminin. Artemis Editions est une filiale d'Alfa Group, mais publie des livres spécifiques qui font sa différence. Artemis sait stimuler le désir intérieur de la lecture et de l'imagination en chacun de ses lectrices et lecteurs. En plus des multiples traductions et adaptations de livres à succès, la Maison d'édition a su s'entourer de nombreux auteurs turcs dont la renommée ne cesse de croître comme Ipek Ongun, Iclal Aydin, Serdor Özkan, Arzum Uzun ou encore Ilhan Uçkan. En discutant avec certains membres de l'équipe, notamment la chaleureuse Burcu Bayındır, on nous explique qu'Artemis est la « seule maison d'édition à travailler de cette manière en Turquie », avec cette touche de féminité et de dynamisme. Nous avons rencontré à l'occasion d'une visite dans les locaux d'Artemis la responsable de l'édition Artemis Ilgın Sönmez Toydemir.

Parlez-nous de votre maison d'édition : comment fonctionne-t-elle ?

Notre équipe est la même depuis le début. Notre maison d'édition repose sur un vrai business, grâce à une véritable usine de créativité, nous faisons presque tout ici : écriture de nouvelles, réalisation de posters et de couvertures de livres, et nous nous occupons de la publicité. En plus nous sommes jeunes, entreprenantes et joyeuses ! Même si nous dépendons d'Alfa Group, qui publie beaucoup de livres sérieux, politiques et historiques, nous débordons tellement d'énergie que nous essayons par tous les moyens de divertir nos lecteurs par nos livres tous publics.

Quelles sont vos meilleures ventes ?

La fiction historique marche bien, spécialement des romans pour femmes et jeunes femmes, comme les comédies

romantiques (comme Sex and the city) et les romans pour les jeunes. Nous faisons de bonnes ventes avec ce type de livres, mais aussi avec les histoires de vampires qui sont très à la mode en ce moment. Pour autant nous n'avons pas de « meilleures ventes » à proprement parler. Le fonctionnement de la maison d'édition n'est pas comme une grande entreprise. Nous avons une population de lecteurs fidèles qui nous suit, notamment sur des auteurs comme Philippa Gregory. Ou bien sur l'histoire des sultanes de l'Empire Ottoman qui devient un classique du genre. Dans l'édition Artemis Kids nous avons acquis des licences pour traduire et diffuser les Comics et Tom & Jerry dont les enfants turcs raffolent. Nous sommes les seuls à publier ce genre en Turquie.

A quoi doit servir le livre d'après vous ?

Un livre doit avoir le même rôle qu'un film à mon sens : quand vous allez au cinéma, c'est pour se divertir, changer ses idées, s'échapper de la réalité le temps d'un instant. Un livre doit nous emmener d'un endroit à un autre, on doit pouvoir voyager grâce à des phrases. Si vous êtes déprimés à cause d'une peine de cœur le livre doit vous aider à vous échapper de cette condition.

Que représentent les nouvelles technologies comme les I-Pad et E-Books pour votre maison d'édition ?

Tout ce qui est tablette tactile n'est pas encore très développé en Turquie en ce qui concerne la lecture, il va falloir encore quelques années pour voir ce type de technologie se populariser, comptons quatre à cinq ans pour voir un vrai développement concernant les livres. Nous serons là quand il faudra.

D'ici dix ans comment voyez-vous l'avenir pour votre maison d'édition ?

Dans dix ans, à mon avis nous resterons dans la lecture divertissante, mais avec un peu plus d'ouvrages sérieux. Nous misons déjà sur la créativité turque, nous publierons davantage de nouvelles, de séries et de romans d'auteurs turcs.

* Victor Le Roux



Eren Paykal

La Turquie, le 31^e État de l'UE ?

La République de Croatie est devenue le 28^e État membre de l'Union européenne début juillet 2013. L'ex-République yougoslave avait entamé les négociations pour l'adhésion à l'UE dès 2005, en même temps que la Turquie.

L'aventure européenne de la Croatie avait commencé grâce au gouvernement modéré de Ivica Racan, qui avait déposé la candidature de son pays en 2003. Un peu plus de vingt ans après son indépendance (25 juin 1991), la Croatie fait désormais partie intégrante de l'UE. Après la Slovaquie, elle est le deuxième pays issu du démembrement de la République Socialiste Fédérative de Yougoslavie à rejoindre l'entité européenne.

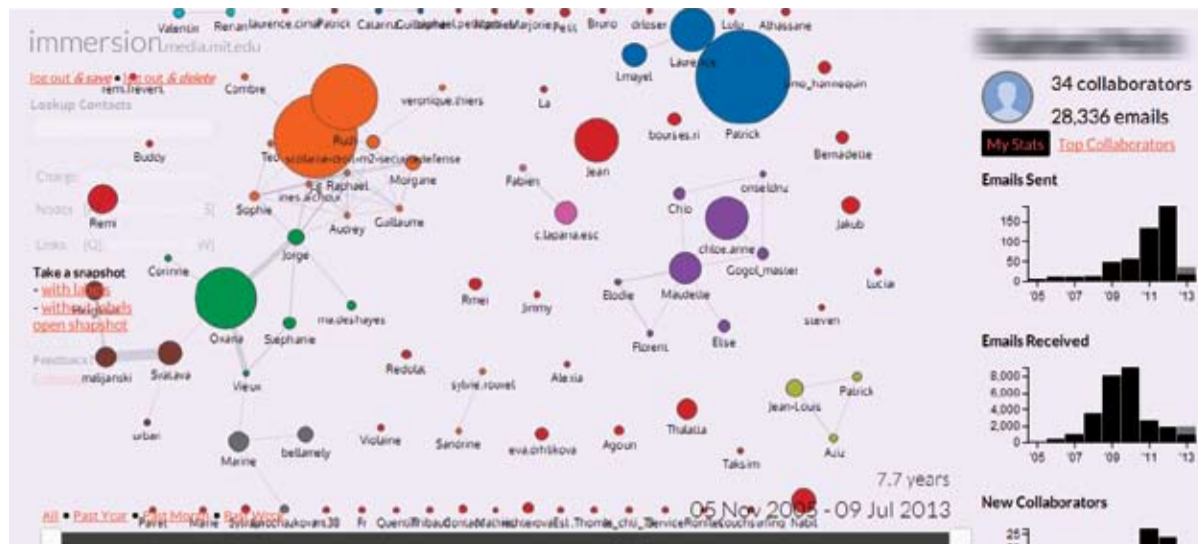
Les relations entre la Croatie et l'Europe ont pourtant été plutôt problématiques au début. La présidence de M. Franjo Tudjman, bien qu'elle ait permis d'établir l'unité du pays et de consolider son indépendance, a toutefois été jugée par certains dirigeants européens comme étant trop nationaliste et incompatible avec les normes européennes. Grâce à des politiciens plus modérés et sans doute plus efficaces, la Croatie a su par la suite surmonter ces difficultés.

Le peuple croate, ou du moins une partie de celui-ci, reste toutefois sceptique concernant l'adhésion à l'UE. Il émet des doutes quant à la possibilité de surmonter, par le biais de l'Union, les difficultés économiques auxquelles le pays fait face. Le fait de n'avoir reçu que 3,5 milliards d'euros après l'adhésion et la situation financière dramatique dont l'Union elle-même n'arrive pas à sortir depuis des années renforce cette thèse.

Il faudrait ajouter que le PIB par habitant de la Croatie ne représente seulement que 61% de la moyenne européenne et que le pays est confronté à un chômage dépassant les 20% de la population. Sans mentionner que les exportations croates à destination de ses voisins comme la Serbie, la République de Macédoine ou encore le Monténégro et le Kosovo se verront diminuées à cause des nouvelles réglementations tarifaires européennes. Néanmoins, il faut saluer la persévérance de la Croatie qui a fait des efforts considérables pour renforcer ses institutions, mettre en œuvre des réformes électorales et constitutionnelles, et tenter de régler à l'amiable ses problèmes frontaliers avec la Slovaquie ainsi que d'améliorer le statut de ses minorités. La Croatie a durement travaillé sur ces plans-là mais qu'en est-il en de l'Union européenne ?

A commencer par le tout-puissant président de la Commission européenne José Manuel Barroso, les instances européennes ont facilité et soutenu la candidature croate. Il en avait été de même avec la Bulgarie et la Roumanie, pourtant loin des idéaux européens, avec leurs politiques et leurs systèmes socioculturels très spécifiques et des situations économiques assez précaires. On se demande donc en Turquie jusqu'à quand les réticences européennes, face à la candidature turque, se poursuivront et si la sincérité de l'Europe est au-dessus de tout soupçon quant à l'adhésion de celle-ci. La Turquie espère depuis longtemps rejoindre l'UE et elle acceptera peut-être d'en être le 31^e État membre, après la Serbie et l'Islande. Mais elle ne prendra plus en considération les options qui consistent à la faire attendre sur le banc de touche encore longtemps ou bien à lui proposer des alternatives comme le « partenariat privilégié » : la Turquie a annoncé qu'au-delà de 2023, elle ne maintiendrait pas sa candidature.

Imbroglgio chez les barbouzes



Immersion

Immersion est le nouveau logiciel conçu par le Massachusetts Institute of Technology (MIT). Mis gratuitement à la disposition du public sur le web le 7 juillet, il permet de construire une infographie virtuelle de vos contacts Gmail et de leurs relations. Après avoir récolté les métadonnées de votre boîte mail, Immersion analyse toutes les données présentes afin de les faire correspondre. Le résultat est intéressant, mais la contrepartie est de donner l'accès de votre compte au MIT.

(Suite de la page 1)

Pour le Guardian, le but de cette surveillance serait de connaître les désaccords politiques qui animent les Etats membres et leurs conflits internes. Toujours est-il que cette surveillance viole la convention de Vienne.

Le 7 juillet, le Spiegel fait savoir que la NSA "travaille main dans la main avec les Allemands et la plupart des autres Etats occidentaux". La NSA fournirait notamment des outils d'analyse aux pays occidentaux pour traiter les informations en provenance du Moyen-Orient. Gerhard Schindler, président du BND (services de renseignement allemands) a confirmé l'existence d'un partenariat avec la NSA. Si la pratique de l'espionnage est commune, la surveillance exercée par les Etats-Unis en Europe soulève de nombreuses questions, que ce soit sur l'état de la cyberdéfense française et européenne, sur les raisons de cette surveillance, sur la légalité d'une telle pratique, ou encore sur l'évolution des relations diplomatiques entre le vieux continent et le nouveau monde.

Pourquoi nous surveille-t-on ?

Barack Obama a avancé comme principale raison de cette surveillance la lutte contre le terrorisme, comme si en chacun d'entre nous sommeillait un terroriste. Il est évident que les moyens d'espionnage déployés dépassent largement cet objectif. Le but de cet espionnage serait donc essentiellement économique, selon Alain Juillet, président de l'Académie de l'intelligence économique, qui analyse ces pratiques comme relevant d'une guerre économique. Il est en effet commun de chercher à acquérir un maximum de données sur les différentes parties dans le cadre d'un contrat économique.

Enjeux diplomatiques

Les conséquences diplomatiques des révélations faites sur la NSA pourraient être importantes pour les Etats-Unis, comme le sous-entend Mme Leuthersser-Schnarrenberger (ministre de la justice allemande) qui a affirmé que « si les rapports sont vrais, cela rappelle les méthodes utilisées par nos ennemis pendant la guerre froide ». Idem, le ministre des Affaires étrangères turc a convoqué son homologue américain pour des explications. Son ministère aurait été mis sur écoute par la NSA, or « la Turquie et les Etats-Unis [...] entretiennent des relations de confiance basées sur la coopération et la transparence ». Pour autant, du côté français le scandale ne semble pas avoir les mêmes répercussions puisque la France a été jusqu'à exclure tem-

porairement de son espace aérien l'avion du président bolivien Evo Morales soupçonné de transporter Edward Snowden, auteur des révélations.

La question de la cyberdéfense française laisse perplexes.

La lecture du Livre Blanc français publié en 2013 laisse imaginer que notre cyberdéfense est très limitée. Il comporte une section concernant la lutte contre la « cybermenace », laquelle affirme la nécessité d'être en capacité de « produire en toute autonomie nos dispositifs de sécurité ». Des efforts budgétaires et l'augmentation des moyens humains sont également annoncés, ainsi que le développement d'une « capacité de réponse gouvernementale globale et ajustée face à des agressions ». Enfin, il est dit que la « France soutient la mise en place d'une politique européenne de renforcement de la protection contre le risque cyber des infrastructures vitales et des réseaux de communication électronique ». Or après le scandale de la NSA, ces objectifs perdent de leur crédibilité.

D'un autre côté, l'étendue des services de la Direction Générale de la Sécurité Extérieure (DGSE) concernant la surveillance des communications numériques n'est pas des moindres. Celle-ci collecte systématiquement les signaux électromagnétiques des moyens de communication présents en France. Le système cible les destinataires plus que le contenu, ce qui n'empêche pas de recomposer la vie d'une personne à travers ses relations. D'après le quotidien Le Monde, « les politiques le savent parfaitement, mais le secret est la règle ». Le cadre juridique de telles pratiques est lacunaire, comme le décrit l'un des patrons d'une agence de renseignements française, il est plus « allégal » qu'illégal.

Avec de tels moyens, il semble impossible que l'Etat français n'ait pas été au courant des agissements de la NSA, et ce malgré les vives réactions de la classe politique française lors des révélations. Idem pour les autres pays européens, comme le prouve la coopération entre le BND et la NSA. C'est donc que les Etats européens acceptaient la surveillance américaine.

Whistleblower, un nouveau type de héros ?

La source de la fuite sur les agissements de la NSA est le citoyen américain Edward Snowden. Agé de 30 ans, il a travaillé pour la CIA avant d'être employé à la NSA. D'Hawaï il a fui à Hong-Kong le 20 mai pour faire ses révélations en sécurité en dehors du territoire américain.

Snowden justifie son acte en confiant au Guardian que « [Son] unique objectif est d'informer les gens de ce qui est fait en leur nom et de ce qui est fait contre eux ». Il a été mis en examen dès le 26 juin par la justice américaine pour espionnage et vol, rejoignant ainsi le clan des whistleblowers aux côtés de Julian Assange fondateur du site WikiLeaks, ou encore de Bradley Manning ; statut qui s'accompagne généralement de celui de fugitif et d'ennemi public.

Forcé à l'exil, le jeune américain a déposé des demandes d'asiles dans plus d'une vingtaine de pays dont l'Equateur, qui a accepté d'accueillir Julian Assange, et des pays européens. Déjà 10 pays ont fait connaître leur refus de recevoir l'ex-espion américain, la France y compris. A l'heure actuelle, seuls le Venezuela, la Bolivie et le Nicaragua ont accepté d'accueillir Edward Snowden.

La démocratie mise en danger ?

Au-delà des avancées technologiques déployées pour espionner et des querelles diplomatiques entre dirigeants de pays alliés, plusieurs questions se posent : celle du traitement dont est victime Edward Snowden pour avoir révélé une vérité qui dérange les dirigeants politiques et celle l'avenir de la démocratie. Notre vie privée semble être définitivement bafouée aux yeux et au su de tous, sans que les politiques ne s'en préoccupent. Seule l'atteinte à la souveraineté des Etats semble être un enjeu digne de leur intérêt. Le combat mené par Snowden est dénigré par les politiques et salué par les citoyens, signe d'un fossé qui se creuse toujours plus. A côté de la NSA et des autres programmes de surveillance actuels, Big Brother fait grise mine, indignez-vous ?

* Marie Piessat

Sophistication des opérations.

TAV Airports sert des millions de passagers et des milliers d'avions dans douze aéroports sur trois continents. Fort de son savoir-faire approfondi, TAV se concentre sur les moindres détails des opérations aéroportuaires afin de fournir le service parfait.

AEROPORT ISTANBUL ATATURK • AEROPORT ANKARA ESENBOGA • AEROPORT IZMIR ADNAN MENDERES
 AEROPORT ANTALYA GAZIPASA • AEROPORT DE TBILISSI • AEROPORT DE BATUMI • AEROPORT ENFIDHA-HAMMAMET
 AEROPORT MONASTIR HABIB BOURGUIBA • AEROPORT SKOPJE ALEXANDRE LE GRAND
 AEROPORT OHRID ST. PAUL L'APOTRE • AEROPORT DE MEDINE • AEROPORT DE RIGA

www.tavairports.com



Live, Smile and Fly!



Ozan Akyürek

Avocat au
Barreau de Paris
oakyurek@jonesday.com

Par une décision du 22 juillet 2013, les Sages de la rue Montpensier ont rejeté le recours de l'ex-président contre la décision de la Commission nationale des comptes de campagne et des financements politiques (CNCCFP). Nicolas Sarkozy est en effet devenu, après Jacques Cheminade en 1995 et Bruno Mégret en 2002, le troisième candidat à une élection présidentielle dont le compte de campagne a été rejeté.

Très onéreuses, les campagnes présidentielles nécessitent une collecte importante de fonds pour engager des dépenses que l'Etat ne remboursera en partie que sous certaines conditions. En effet, la problématique de leur financement n'a pas été ignorée par le Législateur qui a adopté un dispositif législatif contraignant, inséré dans le code électoral, à compter notamment de amendée.

Tout d'abord, chaque candidat ayant obtenu au moins 1% des suffrages a l'obligation, à l'issue de l'élection (dans un délai de 15 jours), de déposer à la CNCCFP un compte de campagne sur lequel sont inscrites toutes les recettes et dépenses afférentes à la campagne présidentielle hors dépenses de la campagne officielle prises en charge par l'Etat (affiches et tracts officiels). Compte de campagne qui doit nécessairement être à l'équilibre ou excédentaire sous peine d'être rejeté, sa gestion devant quant à elle être confiée au choix du candidat à un mandataire financier ou une association de financement.

Les recettes susceptibles d'être collectées par les candidats sont diverses et peuvent notamment revêtir la forme de dons, de contributions des partis politiques, d'avantages en nature ou encore d'apport

Financement d'une campagne présidentielle

personnel des candidats. Bien que ces recettes de campagnes ne soient pas plafonnées, il convient toutefois de souligner que les dons de personnes physiques le sont à hauteur de 4.600 euros par personne et que les personnes morales, hors les partis et groupements politiques, ne peuvent y procéder.

A contrario, les dépenses de campagnes sont plafonnées à un montant fixé par décret (pour l'élection 2012 : 16,8 millions au premier tour et 22,5 millions pour le second) puisque ces dernières pourront faire l'objet d'un remboursement partiel une fois l'élection acquise, participant ainsi d'un financement public. Lesdites dépenses recouvrent toutes celles qui ont été engagées dans l'année qui précède l'élection pour promouvoir le candidat. Elles concernent notamment les dépenses de communication, de transport et d'hébergement ainsi que l'organisation de meetings.

Toutefois, le remboursement des dépenses électorales est strictement soumis à l'approbation du compte de campagne par la CNCCFP, dont la décision peut, le cas échéant, faire l'objet d'un appel devant le Conseil constitutionnel. De plus, ce système de remboursement peut être qualifié de système du « tout ou rien ». En effet, dès lors qu'un candidat dépasse, ne serait-ce que d'un euro, le plafond autorisé, il perd son droit au remboursement desdits frais. D'ailleurs, depuis l'adoption de la loi organique relative au remboursement des dépenses de campagne de l'élection présidentielle du 28 février 2012, lesdits remboursements ont été limités. En effet, les règles sont désormais les suivantes : tout candidat ayant obtenu un score inférieur à 5% des suffrages ne sera remboursé qu'à hauteur de 4,75% du plafond des dépenses fixé pour le premier tour ; tout candidat

ayant obtenu au moins 5% des suffrages sera remboursé à hauteur de 47,5% dudit plafond (plafond du second tour pour les deux derniers candidats en lice).

En outre, le rejet par la CNCCFP du compte de campagne d'un candidat à l'élection présidentielle sera notamment prononcé si ledit compte n'est pas sincère, si un dépassement des plafonds a été observé ou bien encore si la procédure prévue par le code électoral n'a pas été respectée, emportant alors deux conséquences importantes. D'une part, le candidat perd son droit au remboursement de ses dépenses de campagne.

Et d'autre part, il lui incombera de régler au Trésor Public la somme correspondant au dépassement du plafond autorisé des dépenses de campagne.

Enfin, le dispositif législatif actuel ne permet pas de répondre à la problématique dont le récent rejet du compte de campagne de Nicolas Sarkozy est une illustration, à savoir les modalités exactes de prise en compte des dépenses de communication d'un Président de la République qui se représente à sa propre succession. Alors qu'il est parfaitement normal que le plus haut magistrat français s'exprime durant l'année précédant sa potentielle réélection, savoir ce qui relève des dépenses de communication inhérentes à sa fonction ou à son statut de candidat est une gageure.

En définitive, une campagne présidentielle est financée directement par des fonds privés et indirectement par des fonds publics à travers le remboursement d'une fraction des dépenses de campagne. Dispositif législatif qu'il serait souhaitable de parfaire mais qui a cependant le mérite d'exister et d'éviter ainsi que le vainqueur ne soit in fine celui qui a engagé le plus de dépenses.



Ali Türek

'Et, vivre comme les arbres d'une forêt'...

Un seul arbre, au milieu d'un parc désormais célèbre, a initié un chant. Renversant la muraille de peur, il a créé une vague puissante de courage.

L'auteur de ces chroniques qui a témoigné de tout près les événements, considère un devoir de tracer les lignes de naissance et de déroulement de cette résistance particulière. Le 30 et le 31 mai, le 11 et le 15 juin, le 6 juillet, des feuilles marquées d'un calendrier; des jeunes qui veillent jusqu'au matin dans leur tentes, des femmes les fleurs dans les mains, des drapeaux de toute couleur, des enfants innocents, des journalistes dignes de leur métier, des médecins dans des cabanes, des avocats aux couloirs des palais de justice... Un mouvement écologiste qui rejoint celui des causes LGBT, des séculaires et des conservateurs qui marchent ensemble la main dans la main dans une marée citoyenne... Des consciences de tout un peuple qui se réveillent face aux consciences aveugles de ceux qui méprisent... Des voix qui clament égalité et liberté face aux voix qui rabaisent et qui humilient...

Le nom de ce parc sera irréversiblement inscrit dans les mémoires. Il y aura, pour toujours, sa place par le poids de cet antagonisme qui est là, présent, dans ce même point où naît toute une nouvelle forme de démocratie participative. Juste au sein d'une cristallisation où une quête de liberté individuelle rencontre une dimension collective et sociale sans distinction...

Non pas l'auteur de ces lignes, mais ce sont ces quatre lignes, peut-être, qui tracent mieux le bilan neutre de ces quelques semaines. Elles donnent, sans doute, l'image la plus correcte d'un accomplissement parfait de devoir de journalisme par la presse conventionnelle. Malraux avait raison quand il s'exprimait sur la plus grande personne de l'histoire de l'Humanité, car au fond, ça a été et c'est toujours la puissance de pouvoir dire non à l'injustice, qui décrit un être humain, digne de son nom. Il avait raison; cette puissance ne trouve son expression ultime que dans le courage déterminé d'une jeune femme maigre. Un arbre résiste, une muraille s'effondre. Cet arbre solitaire rejoint la foule d'une forêt et là, la résistance, elle devient humaine et digne ; elle devient courageuse et belle...

Sa marche sans crainte devient celle de ceux et de celles qui savent devenir, à leur tour et à leur tour, des Antigone.

Les affres de la Modernité libérale et ses conséquences urbaines : le cas d'Istanbul

Alors que les imaginaires sociaux se bousculent à l'évocation d'un pays comme la Turquie, qui plus est lorsqu'il s'agit de sa mégapole phare, trompés que nous sommes par nos réflexes « orientalistes » et les influences de libérales ». Et ce, par le biais ici d'aller au-delà d'un énième récit pré-cuit en nous penchant brièvement sur la question des conséquences socioéconomiques et environnementales des politiques urbaines « libérales » et ce, par le biais de l'exemple de la ville d'Istanbul, composée jusqu'à la caricature des différents symptômes illustratifs d'une époque malade de son « Développement » et dont nous sommes aussi les victimes consentantes, pour ne pas dire collaboratrices.

En regardant plus loin que les imposants monuments historiques de Sultanahmet, plus profondément que les eaux du massif Bosphore et au-delà des lumières des pacotilles du Grand Bazar, l'occasion nous est donnée de voir que cette mégapole de plus d'une quinzaine de millions d'habitants, se voit priée de devenir un nouveau centre urbain concentrant tous les acteurs internationaux liés à la finance, aux services et à l'économie, c'est-à-dire le lieu privilégié d'investissements financiers rapidement rentables. Cela passe par la séduction de fonds étrangers pour qu'ils viennent s'investir dans des projets qu'ils n'auraient pas pu légalement adopter dans leurs pays d'origines, pour diverses raisons (ré-

glementation financière, processus démocratique d'opposition, contrôle étatique ou indépendant,...). Ainsi, les quartiers habités sont rasés, remodelés, transformés en gratte-ciels, en autoroutes, en centres commerciaux. Les conséquences de l'application de ces visées néolibérales sont nombreuses et portent au-delà des simples « dégâts » localisés.

Depuis des années sont constatées de nombreuses expropriations forcées au profit de « mégaprojets » extrêmement coûteux et peu justifiables, dont des immenses gratte-ciels d'habitation qui visent une catégorie nouvellement riche aux possibilités de vies à crédits. De leurs côtés, les populations inadaptées à cette nouvelle « Modernité qui n'attend pas » se voient, si ce n'est pas laissés à eux-mêmes, relocalisés dans des « appartements » – qu'ils ne pourront rapidement plus payer – situés à l'extérieur de la ville, donnant ainsi de quoi accélérer la ségrégation socio-spatiale en cours entre « riches » utiles et « pauvres » non rentables. Face à cela, les conséquences environnementales s'avèrent d'autant plus conséquentes que les dégâts ne semblent pas directement observables. En effet, la suppression ou le non-développement des transports publics, spécialement entre les deux rives du Bosphore, ont engendré ces artères congestionnées quotidiennement par l'automobile individuelle, pous-



sant Istanbul à être la 2^{ème} ville la plus « surchargée » de la planète. Du côté des déchets et de leurs tris, il s'agit d'un secteur à construire vu que la ville s'avère totalement dépassée par les événements, tandis que la tâche est partiellement remplie par les mêmes personnes que la ville a poussé dans de ses marges. De leurs côtés, les derniers espaces verts ou réserves d'eau de la ville se verront prochainement la cible de spéculations foncières féroces, puis de bétonnage massif face aux promesses d'un 3^{ème} pont sur le Bosphore, s'accaparant ainsi les derniers recoins des réserves d'eau et de forêts d'une ville dont les prévisions portaient la limite à 5 millions d'habitants. On peut poser pour principaux responsables de ces désastres, les acteurs globaux étrangers ayant besoins de projets rentables où investir des capitaux financiers, en collaboration avec les acteurs locaux, politiques et économiques, avides de prendre leurs parts du butin sur les officiels et énormes hold-up que sont ces « politiques urbaines modernes », pratiques habituelles et normalisées alors que l'on parle que d'une zone parmi d'autres du Monopole mondial.

* Jonas Snyder

Pilules : un autre scandale sanitaire pour une mécanique bien huilée

On leur a demandé une déclaration de conflit d'intérêts suite à une énième et scandaleuse révélation, mais on ne leur tiendra pas rigueur d'une éventuelle omission, voire d'un mensonge. Depuis des années, les diverses agences, conçues comme des contre-pouvoirs, sont soit corrompues, soit impuissantes. Non, nous ne sommes pas dans la sphère politique, mais bien dans l'univers tout aussi opaque du médicament.

Triste spectacle que ces quatre millions de Françaises se penchant chaque jour sur leur petit comprimé, craignant que la thrombose soit le prix à payer de la libération des corps pour laquelle elles ont tellement milité. Marion Larat, handicapée suite à un accident cardiovasculaire provoqué par la prise de la pilule Meliane, porte plainte contre le groupe Bayer le 14 décembre 2012, bientôt suivie par des dizaines de femmes, de médias et de médecins. Entre 40 à 1600 morts par an, la pilule de troisième génération serait loin d'être l'alliée des femmes. La France entière déchantée. N'a-t-elle pour autant rien appris des Etats-Unis ou du Royaume-Uni qui ont vécu la polémique bien avant nous, et rien entendu des sonnettes d'alarme tirées maintes fois par les autorités de contrôle, ou la revue Prescrire ? A-t-elle pu oublier les malformations ou cancers que porteront parfois trois générations à cause du Distilbène, les multiples AVC causés par le Vioxx, ou les centaines de morts provoquées par le Mediator, scandale qui n'est même pas encore enterré ? Faute de transparence et de réglementation, de tels agissements se perpétueront, ignorant le droit à la santé des Français jusqu'au dernier milliard empoché. Car les laboratoires pharmaceutiques dominent totalement la chaîne du médicament, de sa conception à sa commercialisation en passant par la pseudo pharmacovigilance. Le scandale de la pilule ressemble à tous les autres et répond aux mêmes principes.

La révolution thérapeutique promise se fait encore attendre, et les pilules dites de troisième ou quatrième génération sont loin de représenter ce progrès tant espéré. En termes médicaux, leur Amélioration de Service Médical Rendu (ASMR) est égale à quatre ou cinq : elle est mineure, voire inexistante. Pire encore, les risques de thrombo-embolie veineuse sont doubles par rapport à la pilule de deuxième

génération. Pour autant, l'Agence Nationale de Sécurité du Médicament (ANSM) leur a délivré une Autorisation de Mise sur le Marché (AMM) en un temps record, poussée par les femmes sous l'influence d'une publicité qui leur promettait des effets secondaires moindres. Aucune étude sérieuse n'a néanmoins été réalisée afin de prouver les atouts de ces médicaments. Les essais thérapeutiques sont réalisés par les laboratoires eux-mêmes, payant des analyses pour fournir la bonne conclusion sous un aspect pseudo scientifique, quitte à déformer complètement la réalité. L'ANSM a donc calculé un rapport bénéfices/risques, inhérent à chaque médicament, en se basant sur des informations venant de la source intéressée, afin d'autoriser ou non la commercialisation de ce nouveau médicament. N'oublions pas de préciser que le cumul des mandats est fréquent parmi le personnel des laboratoires et des agences.

Lors de la fixation du prix et du taux de remboursement du médicament, la Haute Autorité de la Santé (HAS) a dû se baser sur les mêmes informations, tout en subissant une pression à la délocalisation (l'industrie pharmaceutique représente plus de 10 000 emplois en France, pourquoi rendre le gouvernement encore plus impopulaire ?). Le prix de ces pilules, de même que leur remboursement, ne représentent que l'influence des laboratoires, et non l'efficacité de leurs produits. Pour autant, la pilule Jasmine se vend une quarantaine d'euros, non remboursés, alors que l'essentiel des pilules de deuxième génération, peu à peu délaissées, ne coûtent que 5€. La sécurité sociale finance les laboratoires, qui eux-mêmes conçoivent des médicaments inefficaces ou dangereux à l'intention de la population à qui il est demandé de rembourser cette dette.

Autorisées et bien souvent remboursées, ces pilules, afin d'assurer un profit maximal aux laboratoires pharmaceutiques,

doivent être prescrites en masse. Les pilules de troisième ou quatrième générations ne présentaient pas un risque élevé, mais puisqu'il leur existait des alternatives moins risquées, celles-ci auraient dû être privilégiées. C'est ce qu'ont demandé la HAS et l'ANSM à de multiples reprises, en incitant les médecins à ne prescrire ces pilules qu'en deuxième intention. Pourtant, ça n'a pas été globalement le cas, et au début de la polémique, un tiers des femmes sous contraception orale prenaient une pilule de troisième ou quatrième génération, le plus souvent conseillée par leur gynécologue. L'explication est systémique : la formation universitaire puis continue des médecins est financée par ces laboratoires, qui invitent ces professionnels à des congrès fastueux, où s'expriment des références ou leaders d'opinion, rémunérés par ces firmes afin qu'ils fassent l'éloge des avancées thérapeutiques révolutionnaires de leurs médicaments. De même, la presse médicale est entre les mains de ces firmes. Le *New England Journal of Medicine* a renvoyé son directeur pour avoir refusé qu'un laboratoire écrive en son nom. La recherche sur internet est elle-même biaisée, ne donnant que peu de visibilité aux institutions de contrôle. Ainsi les médecins ont-ils prescrit à 50% des femmes ces pilules de troisième ou quatrième génération. Le résultat est mathématique : avec un risque de 4 thromboses sur 10 000 personnes, 1 000 accidents devaient arriver avec 2,5 millions de femmes à qui il a été prescrit ces pilules. De plus, celles-ci ont été proposées à des femmes présentant des facteurs de sur-risque, tels que les problèmes sanguins héréditaires, ou la cigarette. Le scandale réside dans le nombre démesuré de prescriptions, et non dans la dangerosité inhérente à ces pilules.

En aucun cas la pilule n'est remise en cause, mais c'est pourtant ce que semblent croire beaucoup de femmes, qui



recherchent encore l'information, indisponible au grand public. Les effets secondaires ne sont que rarement présentés, la patiente ignore les risques liés à sa pilule. Le fait que l'ANSM publie une brochure expliquant ce qu'est une pilule révèle l'ampleur de la méconnaissance de ces médicaments. Le risque est, cela a été assez souligné, un désamour de la pilule, et une augmentation du nombre de femmes sans contraception, ce qui serait de loin bien plus dangereux que la prise d'une pilule de troisième génération.

Malgré l'immense population touchée par ce scandale, le système n'a guère de chance d'évoluer. L'industrie pharmaceutique n'a aucun intérêt à agir de manière éthique tant que ses bénéfices se chiffrent en milliards. De plus, en cas de poursuite, les laboratoires disposent de tous les outils nécessaires pour faire pression sur le gouvernement qui souhaiterait réglementer le secteur, ou des lanceurs d'alerte indignés. La révélation de milliers de morts en Inde, suite à des essais thérapeutiques frauduleux et humainement ignobles, n'ont pas même atteint les laboratoires en cause. On a déjà annoncé le prochain scandale, qui porterait sur les statines anti-cholestérol. Les médicaments les plus prescrits au monde reposeraient sur un immense mensonge : le taux de cholestérol n'aurait rien à voir avec les accidents cardiaques... Comme le conseillent de nombreux spécialistes, c'est à la population française, grande consommatrice de médicaments, de se protéger elle-même. De se demander si elle a vraiment besoin d'un médicament qui pourrait la prévenir d'une maladie à long terme, de s'informer sur les prescriptions des médecins. Un ouvrage à l'ordre du jour : *Le Guide des 4000 médicaments utiles, inutiles ou dangereux*, des Docteurs Philippe Even et Bernard Debré. En attendant, portez-vous bien...

* Caroline Delaire



Dr. Hüseyin Latif

Directeur
de la publication

Personne n'a envie d'écrire un article sous lachaleur de l'été, surtout s'il n'a aucun but. Si tu n'as pas envie d'envoyer un message à ta bien aimée, si tu ne peux pas écrire ce que tu penses, si tu ne peux pas analyser les mouvements sociaux, s'il n'y a pas de prix à remporter, ni de compliments à recevoir, si ce que tu écris ne te fait pas avancer...

Si la vie est pleine de « sinon » et d'interdits, inutile alors d'écrire par un jour d'été si chaud !

Mais peu importe qu'il fasse chaud ou froid ou que la bien aimée soit présente il faut écrire...

Chaque jour, m'attendent plusieurs li-

Un édito d'été et les livres pour l'été...

vres éparpillés sur mes cinq bureaux. Ils attendent impatiemment que je les lise. Parmi eux, la couverture de certains n'a pas encore été ouverte, tandis que certaines pages et certaines parties de quelques livres ont été lues ; voici mes livres dont je ne peux me séparer.

Nous vivons des jours chauds de l'été... J'irai à Bodrum en emportant mes livres, et là je ne serai qu'avec eux, sans penser à rien d'autre.

Sans télé, sans journaux, sans téléphone portable... et surtout sans Internet ! Seulement mes livres, leurs héros et moi... Ainsi je vais construire l'univers de mes futurs livres.

Mais, je ne serai pas égoïste; je vais partager avec vous les livres que je lirai lors de cet été 2013.

Emre Kongar, *ABD'nin İslam'la Dansı, Remzi Kitabevi;*

Yasmina Reza, *Heureux Les Heureux, Flammarion;*

Michel Houellebecq, *Configuration du dernier rivage, Plateforme, Flammarion;*

Michel Houellebecq, *Haritalar ve Topraklar, Temel Parçacıklar, Kuşatılmış Yaşamlar, Can Yayınları;*

Mathias Enard, *Hırsızlar Sokağı, Can Yayınları;*

Selim İleri, *Mel'un, Everest Yayınları;*

Tuncer Erdem, *Güzel Eşya, Alelade Dünya, Yapı kredi Yayınları;*

Semra Aktunç, *Yalos, Yapı kredi Yayınları;*

Valentin Berojkov, *Tahran 1943 Yeni Bir Dünyaya Doğru, Türkiye İş Bankası Kültür Yayınları;*

Sait Faik Abasıyanık, *Mahalle Kahvesi, Türkiye İş Bankası Kültür Yayınları;*

İhsan Oktay Anar, *Yedinci Gün, İletişim Yayınları;*

Durant cet été, je vais dormir et me réveiller avec ces livres.

Je vous souhaite à vous tous de bonnes vacances.



Le Mariage pour tous dans le sang et les larmes

Le 5 octobre 2011, François Hollande, alors candidat à la primaire socialiste, promet en ces temps de campagne de faire voter l'ouverture au mariage pour les couples de même sexe en cas d'accession à la Présidence de la République. Une fois désigné candidat aux élections présidentielles, celui-ci tient parole en intégrant « l'engagement 31 » dans son programme officiel. C'est avec joie pour la communauté homosexuelle que le débat est ouvert en novembre 2012. Le discours d'inauguration des débats à l'Assemblée Nationale de Christiane Taubira, Ministre de la Justice, le 29 janvier 2013, laissait présager des séances mouvementées mais accompagnées de réflexions profondes. Pour autant, les 110 heures de débats échelonnées sur dix jours n'ont donné lieu qu'à une série de bêtises de la part de nos élus, reprises avec passion par un peuple déchaîné et déchiré.

Lancée dans une croisade contre le progrès, l'UMP, soucieuse de reconquérir un électorat fatigué de ses jongleries électorales, a misé sur une récupération politique du mécontentement de bon nombre de Français. Au prix de l'oubli, une fois encore, d'une certaine dignité. Car tout y est passé, des arguments sans fondement rationnel aux absurdités les plus rhétoriques. Certains élus persistent à associer procréation, parenté et filiation, de sorte qu'ils n'acceptent moralement que la famille nucléaire, faisant fi des milliers de familles monoparentales ou recomposées. Ils maintiennent ainsi la nécessité d'un père et d'une mère pour l'épanouissement d'un enfant, au nom de la complémentarité des sexes. En soutenant une telle chose, ils ne vont pas seulement à l'encontre de la réalité qui regorge d'enfants épanouis élevés dans un contexte ho-

moparental, mais dédaignent également toutes ces études scientifiques, celles de Stéphane Nadaud ou de Benoît Schneider et Olivier Vecho pour le cas français, qui démontent méthodiquement ce préjugé. Leur conclusion est sans appel : aucune différence notable n'a été observée chez ces enfants, à l'exception d'éventuels problèmes d'adaptation liés à un climat homophobe. Brandir l'étendard de pseudo-rapports provenant de militants catholiques ou de « sociologues » connus pour leurs propos homophobes tels que Mark Renegrus comme contre-exemples est simplement inacceptable. Quant à Frigide Barjot qui affirme que l'adoption par ces mêmes personnes détruirait la filiation, au sens biologique du terme, elle oublie certainement qu'il en est exactement de même pour les couples hétérosexuels dans le cas d'une adoption plénière. A moins de laisser entendre que l'on va faire croire à des enfants qu'ils sont le fruit de leurs parents de même sexe, mais l'argument est tout aussi ridicule. A vrai dire, ça ne peut être que le mensonge des couples hétérosexuels, que l'on n'a pourtant jamais harcelés de la sorte.

Très vite, les interventions des parlementaires ont tourné à la malhonnêteté intellectuelle. Lassés d'évoquer la Procréation Médicalement Assistée (PMA) alors que celle-ci ne fait plus partie des ambitions du gouvernement depuis janvier 2013, la droite, avec pour chef de file Henri Guaino, a trouvé un autre terrain de revendications en exigeant un référendum, ainsi que l'ouverture d'un grand débat populaire. Est-ce une contradiction que de rele-

ver que l'UMP n'a assisté à aucune audition donnant la parole aux sociologues, anthropologues, pédopsychiatres, psychanalystes, philosophes, associations, enfants d'homosexuels et leurs parents, parlementaires étrangers et responsables de culte ? Quant au référendum, l'UMP dispose de tous les moyens pour savoir qu'il n'est possible qu'en cas d'initiative populaire, elle-même verrouillée par Nicolas Sarkozy. L'épithète « anti-démocratique » qui qualifie cette loi dans la bouche de certains élus n'est pas non plus audible dans une démocratie où domine

la règle de la majorité lors d'un vote au Parlement. Et est-il plus honnête pour l'UMP d'affirmer qu'aussitôt de retour au pouvoir, elle reviendra sur

ce texte afin de l'abroger ? La démagogie a en effet régné pendant ces mois de débat, refusant tous dissidents à la logique de parti, opposant de manière outrancière la tolérance au conservatisme. L'honnêteté a été punie, comme en attestent les cas de Franck Reister et Nathalie Kosciusko-Morizet. L'UMP a au contraire permis, voire soutenu, des vociférations accusant la gauche « d'assassiner des enfants », lorsque Najat Vallaud-Belkacem s'épuisait à répéter qu'il s'agissait avant tout de donner des droits aux enfants élevés dans un contexte homoparental en les liant juridiquement au parent social.

Les opposants au mariage pour tous ont réussi l'exploit d'organiser la plus grande manifestation en France depuis celle contre l'École libre, en 1984, en réunissant 340 000 personnes à Paris contre l'ouverture de nouveaux droits à une mi-

norité. Si la majorité des manifestants se sont contentés de scander les slogans de la « manif pour tous », d'autres se sont rapidement extrémisés, et ont été portés sur le devant de la scène par leurs actions violentes, parfois étendues à la critique du gouvernement. Le Printemps Français, dont Béatrice Bourges est la porte-parole, s'est particulièrement illustré par sa radicalité et son usage incontrôlé de la violence et d'intimidations en tout genre, de la lettre de menace au réveil à domicile de sénateurs. Mais les premières victimes de l'entrée de cette loi dans le débat politique ont été les homosexuels eux-mêmes, sujets à des agressions croissantes depuis le début de l'année. Chacun a assisté à une recrudescence de propos homophobes extrêmement violents, associant l'homosexualité à la polygamie, à la pédophilie, à une maladie mentale, comme lors du débat sur le PACS. Emmenant leurs enfants manifester à leurs côtés, ceux-ci assurent les conditions de la perpétuation de l'homophobie à travers les générations. Comme l'affirme Stéphane Nadaud, « Vous pouvez multiplier les études, tant qu'il y aura en face des politiques pour expliquer que pour élever un enfant il faut un papa et une maman, elles ne serviront à rien. »

Avec une telle haine de l'autre dans un cas, une telle honte dans d'autres, la loi adoptée le 23 avril n'aura laissé qu'un goût amer en France. Quatorzième pays à accorder le mariage aux couples de même sexe, cette avancée historique aura également été l'occasion de confirmer le fait que la France devrait arrêter de se prendre pour ce qu'elle n'est plus, le pays des Lumières. On n'en a rencontré que trop peu durant ces six mois de débats.

* Caroline Delaire



Nami Başer

Considérations
Flou-sophiques

Parades

Le dernier jour de mois de juin, en l'an de grâce 2013, c'était un dimanche particulier, pas comme les autres. On fêtait la Gay Pride. Mais, comme depuis la fin du mois de mai les événements de contestation divers réunis sous la dénomination générale de "Gezi" s'étaient enflammés, la fête eut de multiples raisons d'être et le nombre de convives fut d'autant plus important. Puisque tout avait commencé par le refus de la transformation d'un parc près de Taksim en grand magasin ou en musée ottoman d'artillerie, selon les rumeurs, il fallait rappeler de nouveau l'urgence des désirs démocratiques car on sait que le refus du début s'était transformé en une dénonciation du pouvoir politique. Et comme le pouvoir avait riposté avec violence avec ses gaz lacrymogènes et ses TOMAs pour parler comme Nizan, l'opposition avait pris une allure généralisée à travers toute la Turquie d'abord, puis à travers le support inouï des pays divers du monde.

Tout le monde a pu aussi remarquer à quel point ceux qui participaient à ce mouvement venaient de mondes différents, à quel point ils avaient des origi-

nes hétérogènes. Une jeunesse mécontente du mode de vie qu'on leur imposait s'était réunie malgré toutes les divergences qui pouvaient les opposer. Les républicains intransigeants comme les musulmans anti-capitalistes, les lycéens se préparant aux examens comme les étudiants sortant de cours magistraux, tous s'y sont retrouvés. Entre autres, on pouvait y apercevoir des militants LGTBTT, d'autant plus que le parc Gezi constituait souvent pour eux un lieu de séduction. Dans la dénomination de cette instance juridique, politique et sociale internationale, il faut commencer par les femmes et y lire « lesbiennes » d'abord – c'est ce qu'on appelle un sexisme positif – puis « gays », « bissexuels », « travestis » et « transsexuels ». Et s'il n'y a qu'un seul « T », celui-ci fait référence à « transgenre ».

Le mouvement, d'origine européenne, existe depuis 21 ans en Turquie mais, la préfecture d'Istanbul ayant interdit pendant 10 ans les manifestations diverses, c'est depuis dix ans seulement que des parades ont lieu dans la rue d'Istiklal.



Cette année, on a marché pour la onzième fois. Et avec le ralliement des opposants de Gezi aux militants LG-BTT, il y avait une foule énorme (300 000 selon les estimations). Le défilé a commencé depuis la place Taksim avec des slogans divers et en plusieurs langues, y compris en kurde. Puis la marche a continué jusqu'à Tünel où un drapeau du mouvement a été hissé sur une colonne. Jusqu'à cette année, les médias faisaient tout pour ne pas parler de cet événement qui en fait se déroule durant toute une semaine avec des conférences, débats, projections de films... On y a même distribué symboliquement des prix de "tomates hormonées" à d'éminents homophobes. Cette fois, ils n'ont pas eu d'autre choix que de couvrir les festivités.

Rappelons le beau poème de Rimbaud dans les "Illuminations" intitulé "Parade" ; jusqu'à maintenant on en a donné pas moins de 68 interprétations:

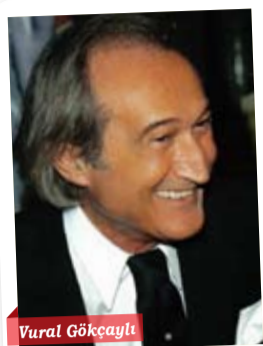


"Des drôles très solides. Plusieurs ont exploité vos mondes. Sans besoins, et peu pressés de mettre en œuvre leurs brillantes facultés et leur expérience de vos consciences. Quels hommes mûrs ! Des yeux hébétés à la façon de la nuit d'été, rouges et noirs, tricolores, d'acier piqué d'étoiles d'or ; des faciès déformés, plombés, blémis, incendiés ; des enrroulements folâtres ! La démarche cruelle des oripeaux ! [...] Les yeux flambent, le sang chante, les os s'élargissent, les larmes et des filets rouges ruissellent. Leur raillerie ou leur terreur dure une minute, ou des mois entiers.

J'ai seul la clef de cette parade sau-

ge." Que le lecteur se reporte à l'ensemble du poème pour savoir si nous avons raison d'y voir aussi la clef de notre Gay Pride mêlée aux parfums de Gezi.

Vural Gökçaylı, un créateur inspiré par l'Anatolie et formé dans les maisons de couture françaises



Vural Gökçaylı

(Suite de la page 1)

Quelque part vous êtes un peu français d'adoption ?

La France, c'est mon deuxième pays. J'ai deux filles qui ont la double nationalité mais ce n'est malheureusement pas mon cas. Pour autant, si mes connaissances viennent de France, mon inspiration vient d'Anatolie. Lors d'un de mes premiers défilés une jeune journaliste m'a posé une question : « Ce que l'on voit est très créatif, on voit que vous venez de l'École de Paris. Êtes-vous vraiment Turc ? ». Je lui ai alors demandé si elle connaissait la culture anatolienne. C'est une culture très riche avec des influences romaine, grecque, étrusque, seldjoukide... Tout ce que l'on voit sur mes modèles, jusque dans les ourlets et les autres détails, est un héritage de cette culture. J'ai par exemple réutilisé des dessins chamans datant d'avant les conquêtes arabes et l'expansion de l'Islam. Je me suis aussi inspiré pour certaines de mes robes de la céramique turque et bien sûr du site d'Aphrodisias.

Que pouvez-vous nous dire sur votre Fondation Aphrodisias ?

J'ai découvert cette ancienne cité antique en 1985. Avec Keran Erim, un grand archéologue et un très bon ami à moi, nous en sommes tombés amoureux. Beaucoup de statues à Rome viennent de cet endroit qui était réputé pour son école de sculpture, développée grâce à ses nombreuses carrières de marbre. Les drapés des statues sont superbes et m'ont beaucoup inspiré ; j'essaie de les travailler à la manière d'un sculpteur. De même, j'ai reproduit des motifs de là-bas dans certaines de mes broderies. Mais lors de l'une de nos visites, le professeur Kenan Erim nous a parlé des problèmes financiers que traversaient ses travaux sur le site. Alors, il y a 20 ans, nous avons décidé de monter une fondation. La famille Koç m'a beaucoup aidé. Depuis la mise en place de ce partenariat tous mes défilés ont eu lieu dans le musée Rahmi Koç et l'argent récolté par la vente de billets est reversé à la fondation.

Qu'en est-il de la haute couture aujourd'hui ?

A l'époque notre clientèle était beaucoup plus aisée. On accueillait des princesses qui commandaient jusqu'à 25 pièces ! Pour entrer dans une maison de couture, c'était toute une cérémonie ; il fallait connaître une cliente pour vous présenter... La haute couture a réellement atteint son apogée dans les années soixante. Mais avec la naissance du prêt-à-porter, tout a changé. La haute couture a beaucoup souffert économiquement, en particulier après le discours du Québec Libre du Général de Gaulle et la sortie de la France du commandement intégré de l'OTAN. Cela a jeté un froid sur les relations transatlantiques alors qu'à l'époque nos meilleurs clients étaient américains. C'est Dior, le premier, qui a commencé à faire du prêt-à-porter. Il a mis dans sa vitrine avec pignon sur rue un blazer bleu marine avec des boutons dorés où était inscrit en gros « Dior ». Mademoiselle Chanel, encore en vie à l'époque, a déclaré que ces nouveaux modèles étaient pour les « nouveaux riches ». Puis cela a continué avec des écharpes, des parapluies et plein d'autres d'accessoires. C'était la fin de la haute couture en tant qu'art.

Selon vous, quels sont aujourd'hui les créateurs prometteurs ?

Les créateurs de haute couture à proprement parler n'existent plus, ce sont des copistes. Ils ne dessinent plus eux-mêmes. Aujourd'hui plus personne ne sait qui se cache derrière les créations des maisons de couture. A titre d'anecdote, à la mort d'Yves Saint Laurent, j'ai été invité dans l'une de ses boutiques pour une émission de télévision. J'étais un peu en avance et j'en ai profité pour regarder un peu les modèles et discuter. Les vendeuses étaient incapables de me dire qui les avait conçus ! Selon moi, à part peut-être dans le prêt-à-porter de luxe où certains jeunes font un travail intéressant, il n'y a plus de vrais créateurs. En comparaison, l'œuvre de Coco Chanel est extraordinaire, elle a fait des choses magnifiques, elle a travaillé jusqu'à 90 ans ! Mlle Chanel a autant apporté au XX^{ème} siècle que Mme Curie.

Pensez-vous que Paris ait toujours sa place de « capitale de la mode » ?

Aujourd'hui, la littérature n'a plus

d'André Malraux ou de Jean-Paul Sartre ; la chanson française n'a plus d'Yves Montand ou d'Édith Piaf ; les personnalités politiques, elles aussi, ont perdu de leur grandeur. Dans la haute couture, c'est la même chose. On ne retrouve plus ces artistes de qualité. D'autre part, aujourd'hui en France, derrière toutes ces grandes maisons de couture, il y a des actionnaires étrangers. Moi, j'essaie de garder mes ateliers en Turquie, mais de plus en plus dans le milieu de la mode, tout est délocalisé.



Le mouvement Gezi vous inspire-t-il en tant que créateur ?

Il n'y a pas d'âge pour apprendre. Quand je me suis rendu au parc Gezi, j'ai beaucoup aimé échanger avec les jeunes. Il y avait des jeunes filles magnifiques qui portaient des shorts, s'habillaient autrement. La jeunesse a souvent impulsé des changements dans le milieu de la mode. Prenez le cas de la minijupe. Au début tout le monde disait que c'était atroce ; toutes les maisons de couture faisaient des jupes qui arrivaient sous les genoux. Mary Quant n'était même pas styliste ! Elle s'est faite elle-même une jupe courte, l'a portée une première fois et les autres jeunes filles l'ont suivi. Quelques années plus tard, elle faisait ses propres défilés et ses robes étaient portées par Twiggy Lawson. Les hippies ont aussi participé à ce mouvement. Les "çiçek çocuklar" [enfants des fleurs], de passage à Istanbul avec leurs grands bus fleuris, ont beaucoup influencé la haute couture. Avec ce qui se passe en Turquie aujourd'hui, tout peut à nouveau changer.

Que pensez-vous des projets de travaux concernant le parc Gezi ?

Le parc est la propriété de l'État donc du peuple et non celle du gouvernement. Le peuple aurait du être consulté. Autrefois, sous le règne du Sultan Abdulhamit Ier, il y avait une caserne militaire et une mosquée. Il était prévu de les reconstruire. Mais pourquoi chercher à faire de nouvelles constructions quand il y a tant de choses à restaurer ! Certaines mosquées dans les rues de Taksim sont de vrais petits bijoux...

* Justin Babin et Pierre-Franck Le Roux



Pelin Akgün

dostumparis.blogspot.fr

Touchez mes cheveux

« Si la mode est un train qui roule à toute allure, alors ses wagons représentent ses différents aspects : les vêtements, le maquillage, la coupe de cheveux, etc. Tout le monde n'est pas en mesure de suivre l'allure de ce train et parfois certains préfèrent en descendre et suivre leur propre chemin. Mais si vous souhaitez continuer dans ce domaine et rester toujours tendance, alors il ne faut pas, même un instant, descendre de ce train. » C'est par ces paroles que Claudio Duarte a débuté notre entretien. Mais qui est-il ?

Vous savez, tout le monde a un point faible et le mien ce sont mes cheveux. Il est impossible pour moi de les confier à n'importe qui. Et pour cause ! Après plusieurs expériences catastrophiques dans des salons ayant pignon sur rue à Paris, j'ai poussé la porte du salon de Claudio et les ais remis à ses mains expertes. Et quelles mains ! Elles ont littéralement redonné vie à mes cheveux.

Avec ces paroles, Claudio essaie de nous faire comprendre sa philosophie. C'est en suivant ces principes qu'il a connu la réussite. Il n'est jamais descendu du train de la mode.

Chers lecteurs, je fais preuve ici d'une grande générosité en partageant avec vous les dernières tendances capillaires du moment. J'ai demandé à Claudio de nous donner quelques conseils pour cette saison.

Quels sont les coiffures les plus populaires cette année ?

Depuis l'année dernière, la tendance est à la frange et au carré légèrement plongeant. Certaines femmes ne souhaitent pas avoir une frange « définitive ». Dans ce cas elles préfèrent opter une frange à clipser. Cela aide également à cacher des cheveux qui manquent de vitalité...

Qu'en est-il des accessoires pour cheveux ?

Cette année, les accessoires à la mode sont les bijoux pour cheveux. Ils se composent très brillants. Les couronnes de fleurs sont également très à la mode. Les femmes n'hésitent plus à porter des accessoires imposants et flashy.

Enfin, dernière question, peux-tu nous dire ce qu'il ne faut surtout pas faire avec nos cheveux ?

La principale erreur vient du manque de soin que la majorité des femmes accorde à leurs cheveux. Ils sont aussi sensibles que la peau de notre visage et cependant, vous trouverez toujours plus de crèmes de soins pour le visage que de soins pour cheveux dans les salles de bains. De beaux cheveux seront toujours plus attractifs qu'un maquillage soigné ou qu'une belle tenue. Malheureusement il ne suffit pas de les teindre et de les coiffer, il faut obligatoirement appliquer des soins hydratants et les protéger des agressions externes comme le soleil et la mer.





Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

Güzin Dino : La grande dame de la littérature turque



C'est en accompagnant un ami qui souhaitait traduire son livre de turc en français que j'ai fait la connaissance de Güzin Dino, en 2005. Une référence dans le domaine de la traduction, car c'est grâce à elle que de nombreux classiques de la littérature turque, notamment Yaşar Kemal, Nazım Hikmet et Yunus Emre, ont été traduits en français. Petite fille de l'écrivain et poète Kemalpaşazade Lastik Sait Bey (1848-1921), cette ancienne du lycée Notre Dame de Sion a grandi à Istanbul dans une famille francophone. Après des études de philologie française à l'Université d'Istanbul, elle devient assistante du professeur Eric Auerbach, spécialiste en philologie romane. Elle s'installera en 1954 à Paris où elle mènera une recherche au CNRS intitulée « L'influence du Français dans la construction des phrases au XIX^{ème} siècle dans l'Empire Ottoman ».

En 1968, elle finira son doctorat sur « la naissance du roman turc » et publiera en 1973 son œuvre majeure « La genèse du roman turc au XIX^e siècle ». Elle enseignera jusqu'en 1975 la langue et la littérature turque à l'Institut national des Langues et Civilisations orientales (INALCO) et y créera le laboratoire de la langue turque. Et de 1975 à 1990, elle dirigera à RFI les émissions en langue turque. Voilà ce que je savais d'elle lorsque j'ai fait sa connaissance. Mais j'ai pu mieux la connaître durant huit années en allant la voir régulièrement dans son appartement rue de l'Eure, dans le 14^{ème} arrondissement de Paris. Elle me donnait toujours rendez-vous dans l'après-midi à l'heure du thé. En été, elle insistait pour que je partage avec un elle un dîner improvisé. J'arrivais toujours avec un bouquet de fleurs (elle les aimait tellement), elle m'ouvrait la porte et en me voyant un magnifique sourire apparaissait sur son visage, elle s'écartait et avec un geste de bras elle m'invitait à entrer dans son monde. Un appartement à première vue modeste, décoré essentiellement avec les tableaux d'Abidin Dino, l'un des plus grands peintres turcs, son époux. Ce n'était pas un appartement triste et poussiéreux, bien au contraire, il rayonnait de vie grâce à une production et des échanges littéraires.

Elle gardait le contact avec des jeunes chercheurs et suivait ses anciens élèves. Un lieu de vie chargé de souvenirs qu'elle n'a jamais voulu quitter. Jamais de désordre, sur son bureau il y avait juste quelques livres, ses journaux préférés (Cumhuriyet et Le Monde), des revues et Aujourd'hui la Turquie qu'elle appréciait et en demandait plusieurs exemplaires pour les distribuer à ceux qui venaient la voir. Des visites, elle en avait tout le temps. Elle était régulièrement sollicitée pour diverses contributions à des travaux et événements littéraires. Ces dernières années, elle se disait fatiguée, mais ne refusait jamais les propositions qui contribueraient à la littérature turque et la sauvegarde de la mémoire d'Abidin Dino. Ce dernier avait changé sa vie définitivement. « La sœur d'Abidin était notre voisine et échangeait souvent ses magazines avec ma mère. Un jour, je ramenaient encore un magazine et c'est Abidin qui m'a ouvert la porte. Tout a commencé là, et il n'est plus jamais sorti de ma vie ». Elle le suivra à Adana où il a été exilé par le gouvernement, et l'épousera contre la volonté de son père. Elle n'aura désormais qu'une priorité : Abidin.



Elle quittera son poste de maître de conférences pour le suivre en France, veillera sur lui et sa santé fragile jusqu'à son décès en 1993. Néanmoins, elle n'a pas cessé, tout au long de sa vie, de contribuer à la littérature turque et de la faire connaître en France grâce notamment à ses recherches, ses livres et ses traductions. Mais malgré cette brillante carrière, elle avait décidé de rester Güzin, la femme d'Abidin Dino. Après quelques années passées dans le sud de la France, ils s'installeront dans le quartier de St. Michel à Paris. Des années fastes où ils vont côtoyer tous les artistes et intellectuels français et turcs, à l'instar du couple Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir. Et, enfin, ils habiteront un duplex avec atelier dans le 14^{ème}. « Nous avons eu une vie bien remplie mais toujours difficile, une vie d'exil » disait-elle. Avez-vous aimé un autre homme ? Sa réponse était catégorique : « non ». Quant à lui, « C'était un homme charmant, les femmes l'adoraient. A-t-il aimé une autre, je ne sais pas, peut-être, mais je n'ai jamais envisagé ma vie sans lui ». Le 31 mai 2013, Güzin Dino a fermé ses yeux définitivement, à l'âge de 103 ans. Je finirai cet article en citant Yann de Lansalut, l'actuel proviseur du lycée Notre Dame de Sion, où Güzin Dino avait été élève : « C'est une belle page de la culture turque qui s'envole ».

Catel : une dessinatrice de BD passionnée et passionnante

Diplômée des Arts décoratifs de Strasbourg, Catel est illustratrice de nombreux romans, albums et bandes dessinées pour enfants depuis 1990. En 2000, elle se lance dans la bande dessinée pour adultes, notamment avec la série Lucie, chez Casterman. Invitée du festival Istanbulles, Catel est venue présenter son roman graphique Kiki de Montparnasse, publié en Turquie aux éditions BilgeSu. Le roman retrace l'histoire de l'une des figures les plus marquantes de la vie artistique parisienne de l'entre-deux-guerres. Rencontre.

En 2007, vous signez avec José-Louis Bocquet le roman graphique Kiki de Montparnasse. D'où vous est venue l'idée ?

L'idée nous est venue presque par hasard, alors que nous étions sur le point de signer un autre projet, en déjeunant au restaurant La Coupole, à Montparnasse, qui est le fameux endroit où se retrouvaient les artistes au début du XX^{ème} siècle. Nous avons trouvé juste à côté un exemplaire en solde des Mémoires de Kiki. Pendant ce déjeuner, on a regardé ce livre, dans lequel Kiki raconte elle-même ses mémoires alors qu'elle n'a que 30 ans. C'est à ce moment-là que l'idée nous est venue de raconter, plutôt qu'une fiction, la vie réelle d'une femme incroyable qu'on a complètement oubliée. A travers ses mémoires, on découvre en effet qu'elle n'était pas seulement ce modèle de Man Ray tellement connu (la photo du Violon d'Ingres, sur laquelle elle apparaît, est la photo la plus vendue au monde, ndr). Elle était bien plus qu'un modèle, c'était la reine de Paris dans les années 20. Elle posait, elle dansait, elle chantait, c'était une artiste complète et une sorte d'égérie. On venait du monde entier pour la voir.

Après Kiki de Montparnasse, vous avez dessiné Olympe de Gouges, paru en 2012, et vous travaillez actuellement sur le personnage de Nico, la chanteuse du Velvet Underground. Pourquoi s'intéresser à ces « clandestines de l'histoire » ?

C'est José-Louis Bocquet et moi-même qui avons choisi cette dénomination, car nous nous sommes rendu compte que certaines femmes ayant marqué leur époque d'une manière assez particulière avaient totalement disparu de nos mémoires ou des livres d'histoire. Leurs contemporains sont quant à eux bien restés, non seulement dans les manuels d'histoire mais aussi les manuels artistiques ou la pensée collective.

Dans le même temps, ces femmes n'avaient pas complètement disparu non plus. Dans le cas de Kiki, par exemple, il reste cette photo de Man Ray ; Olympe, c'est la femme qui a écrit la Déclaration des Droits de la Femme à la Révolution Française, en réponse à la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, qui n'était adressée qu'aux hommes. Quant à Nico, c'est une autre période de l'histoire que nous abordons, plus contemporaine. Mais ce sont toutes des femmes qui ont été de passage dans l'histoire et qui ont marqué l'inconscient collectif.

Pour Kiki de Montparnasse comme pour Olympe de Gouges, le parti pris fut celui du roman graphique. Pourquoi ce choix ?

Le roman graphique nous permet de nous étaler dans la narration, ce qui n'est pas le cas avec un album classique de 45 ou 50 pages en couleur, en grand format, où les images sont plus grandes mais la place est restreinte. C'est très difficile de se dire qu'on va raconter toute une vie en quelques planches, ce n'est pas possible de s'étaler et de rentrer dans des recoins psychologiques. Le format du roman graphique nous paraissait nécessaire car il laisse le temps de la narration.

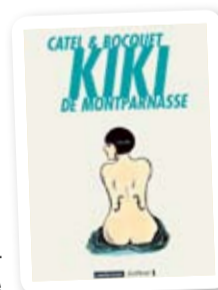


Le monde de la Bande Dessinée est un univers plutôt masculin. Comment vous positionnez-vous par rapport à cette situation ?

Je suis arrivée assez tard dans le milieu de la bande dessinée parce que lorsque j'y ai fait un tour un peu plus tôt, je ne me suis sentie ni reçue, ni acceptée, ni attendue. Je me suis donc rabattue dans le monde où vont toutes les femmes dessinatrices : celui des livres pour enfants. C'est seulement à trente ans que je me suis lancée dans la BD, alors que j'avais vraiment envie d'en faire puisque ça avait été ma façon naturelle de m'exprimer depuis toute petite. Et cela sans grande culture finalement, parce que nous n'avions pas beaucoup de modèles en tant que femme. Il y avait Claire Bretecher, Florence Cestac, ou encore Anny Goetzinger, mais cela restait très peu, contrairement aux centaines de modèles qu'avaient les hommes. J'ai écrit une histoire à propos d'une trentenaire avec une amie, Lucie sans soucis, qui a eu un petit succès. Progressivement, j'ai pu continuer

cette série, écrire d'autres livres, rencontrer d'autres auteurs, j'ai eu un prix à Angoulême... Jusqu'au moment où j'ai rencontré José-Louis Bocquet. Avec moi, il a redécouvert la bande dessinée qu'il avait arrêtée depuis quelques années, et il m'a écrit sur mesure des histoires de femmes, des petites histoires dans la grande histoire. C'est là qu'on a connu un vrai succès international à deux. C'est très stimulant. J'ai donc trouvé une place formidable en ce qui me concerne. Mais c'est encore difficile pour beaucoup de femmes, bien que cela change d'année en année. Les femmes dans la BD représentent un petit pourcentage, elles sont de plus en plus bien payées, moins bien acceptées que les hommes.

* Propos recueillis par Amandine Canistro



Le 14 juillet en Turquie



Ce 14 juillet à Ankara avait un parfum très politisé avec la présence du ministre chargé des Affaires européennes **Egemen Bağış**. Le discours diplomatique et retenu de **S.E. Monsieur Laurent Bili**, l'ambassadeur de France en Turquie, fut suivi par un discours plus long et plus orienté de la part du ministre turc, Monsieur Egemen Bağış. L'ambassadeur de France en Turquie a tout d'abord tenu à souligner les efforts menés par la France et la Turquie ces derniers mois pour relancer la coopération, et ce dans les domaines politique, de la défense, culturel et dans le domaine économique où, a-t-il précisé, « nous voyons apparaître de belles perspectives ». En évoquant les inquiétudes que les événements des dernières semaines ont amenées, il a rappelé qu'un idéal de liberté se trouvait au cœur du projet européen, et que l'Union Européenne (UE) était une communauté de valeurs. L'ambassadeur de France a alors précisé que la Turquie avait fait des progrès considérables au cours des dix dernières années, et que sa voix était aujourd'hui écoutée et respectée en raison de sa capacité à mener de front démocratisation et modernisation économique. Un atout qui, selon lui, doit être préservé : « tirer les justes enseignements des dernières semaines comme réussir le processus de paix sont autant d'opportunités pour renforcer la démocratie turque. Nous serons toujours à vos côtés pour avancer sur le chemin des libertés ».

Après avoir souhaité une bonne fête nationale française et souligné l'importance accordée par le gouvernement turc aux relations franco-turques, Egemen Bağış a mentionné le long passé commun de la France et de la Turquie, qui remonte à l'Empire Ottoman, ainsi que les relations bilatérales « aujourd'hui plus fortes que jamais malgré les péripéties ». Le Ministre turc a également déclaré que notre monde avait « besoin de l'état d'esprit pacifique et rassembleur de la France. Main dans la main, la France et la Turquie peuvent faire

du monde en matière de démocratie et des droits de l'Homme un endroit meilleur à l'avenir ». En mentionnant le coup d'Etat en Egypte, le ministre a fait remarquer le « silence observé par les pays du continent européen » qui a, selon lui, « provoqué une déception ». « Nous attendons de l'UE et des Etats membres de l'Union qu'ils accompagnent la posture de la Turquie qui, par principe, s'oppose aux coups d'Etat », a-t-il déclaré. Finissant sur l'intégration de la Turquie à l'UE, le ministre a remercié la France pour le déblocage du Chapitre 22 portant sur la politique régionale, et a fait savoir que la Turquie attendait un geste similaire pour le déblocage du chapitre sur les politiques financières.

La soirée, commencée dans une atmosphère quelque peu formelle et diplomate, s'est ensuite poursuivie dans une très belle ambiance. Des vidéos de plusieurs régions de France ont été projetées durant la soirée, et aux alentours de 21h le traditionnel feu d'artifice a réjoui les yeux des convives.



Istanbul : le 14 juillet, « jour du peuple »
A Istanbul, les réjouissances du 14 juillet ont eu lieu comme chaque année dans les jardins du Palais de France en présence de la communauté française et francophone de la plus grande ville du pays. Après avoir accueilli personnellement tous les invités, le Consul général **M. Hervé Magro** s'est exprimé en français puis en turc pour saluer les relations entre les deux pays, tout en reconnaissant qu'« un long chemin » restait encore à parcourir pour consolider cette amitié. Une manière de passer le relais à son successeur, puisque M. Magro prendra ses fonctions au Consulat général de France à Jérusalem en septembre prochain, après quatre ans en poste à Istanbul.

La fête nationale française a été célébrée dans plusieurs grandes villes de Turquie. Notre équipe a pu se rendre à l'Ambassade de France à Ankara, et aux consulats d'Istanbul et d'Izmir pour rencontrer Français, francophones et francophiles...

Évoquant le 14 juillet dans une perspective historique, le Consul général n'a pas manqué de faire référence aux événements de la place Taksim survenus ces dernières semaines, « en tirer les justes enseignements » serait une opportunité pour « renforcer la démocratie turque » a-t-il affirmé. De nombreux invités ont également souligné la portée universelle de cette fête, à l'image du célèbre journaliste turc **Uğur Dündar** : « Le 14 juillet est très important pour tout le monde car il symbolise le combat pour les droits de l'Homme. C'est donc important pour la Turquie aussi, qui est sur cette voie-là, celle du développement des libertés. »

Pour **Bedri Baykam**, peintre, politologue et journaliste, « liberté, égalité, fraternité, c'est la Révolution française, mais c'est aussi la base de la Révolution turque d'Atatürk. »

L'Archevêque **Aram Ateşyan**, adjoint du patriarche arménien orthodoxe d'Istanbul, a également trouvé dans la signification du 14 juillet les valeurs du combat qu'il mène pour sa communauté : « l'égalité entre les Hommes ». A ses yeux, « il faut que la Turquie prenne conscience de l'importance du 'vivre ensemble' [...]. Nous ne devons plus être considérés comme des citoyens de seconde classe. »

D'autres invités ont témoigné de leur attachement personnel à la culture française : pour **M. Moshe Kamhi**, Consul général d'Israël à Istanbul, « les valeurs de la France rayonnent dans le monde, et étant donné que j'ai des attaches très particulières à la France et que je représente un Etat ayant d'excellentes relations avec elle, c'est tout naturel que je sois ici ». Pour d'autres, la fête nationale était l'occasion d'honorer les relations bilatérales entre la France et la Turquie. « Etre ici [...] permet de pouvoir partager ce moment avec la France », s'est enthousiasmé **M. Ertan Etike**, pa-



tron de l'entreprise Stil Tasarım. « C'est un moment très important pour nos deux pays. »

Au coucher du soleil, marquant la fin du jeûne en ce mois de Ramadan, les tables décorées aux couleurs tricolores se sont emplies de fromages français ou de yaprak dolması, les feuilles de vigne fourrées, et les invités ont pu se déhancher sur des mélodies interprétées par un groupe turc francophone.

Izmir : une fête nationale sous le signe de l'émotion

Le 16 juillet, c'est au tour d'Izmir de célébrer la Fête nationale. Comme l'année dernière, le consul honoraire de France à Izmir, **Madame Zeliha Toprak**, s'était préparée longtemps à l'avance pour cet événement. C'est en personne qu'elle a accueilli ses quelques 300 invités, aux côtés de Monsieur Hervé Magro,

Consul général de France à Istanbul.



C'était l'occasion pour lui d'effectuer son dernier discours face aux résidents français de la région d'Égée et de remercier une nouvelle fois **Monsieur Lucien Arkas** pour la rénovation des locaux du Consulat général.

* **Amandine Canistro, Alix Maisonnave, Justine Babin**



Dans la famille des Crossover vous êtes plutôt hispano néo bling-bling ou français rétro nostalgique ?

“Mets tes pieds sur le siège, il n'y a pas de soucis, je les laverai à la machine !”. C'est le leitmotiv que vous risquez très certainement d'entendre quand vous croirez les heureux possesseurs du Renault Captur. Car la particularité du nouveau cross over de chez Renault réside dans le fait que ses housses de sièges sont dézippables et lavables à 30 °. Une lessive et on retrouve le véhicule comme neuf. Les parents méticuleux peuvent enfin vivre et ne plus se soucier des taches. Et ce n'est pas non plus le fiston, avec ses chaussures crottées après le foot sous la pluie, qui va s'en plaindre. Les plus sceptiques s'interrogeront très certainement sur l'utilité finale de cette innovation. Mais elle plaît notamment aux femmes qui, a fortiori, y voient au-delà de l'aspect pratique le côté esthétique, pour ne pas dire ludique. Ces dernières seront ravies d'avoir les sièges en raccord avec leurs habits, en fonction de leur humeur ou encore selon le temps ! De surcroît, le Captur se targue d'une autre nouveauté en faisant disparaître la fastidieuse boîte à gants, inaccessible au profit d'un “ tiroir magique ” coulissant qui affiche le

mérite de mettre tout à disposition du conducteur, à tout moment, facilement et sans se cogner la tête.

Avec sa rondeur et “son architecture qui ne favorise pas les performances” (motorisations de 90 à 120ch), ses coloris bi-ton et son ultra personnalisation, Renault veut s'éloigner de la voiture statuaire focalisée sur l'esthétique et met en évidence son identité branchée, à la pointe de la technologie. Le Captur s'adresse à tous les épicuriens qui veulent profiter de l'instant et vivre à travers chaque parcours, une nouvelle aventure. Rappelons toutefois que le Captur ne dispose pas de quatre roues motrices, alors ne l'embarquez point trop loin dans les aventures et ne testez



point ses limites sur une plage ou dans un terrain trop meuble... Il pourrait s'en suivre un embourbement et fatalement l'épisode du dépanneur qui vient sortir le véhicule peut transformer votre parcours en un moment inoubliable.

Dans la famille des Crossovers, l'autre petit nouveau est également français et se nomme 2008. Le véhicule familial et polyvalent reste plus classique chez Peugeot mais non moins pragmatique (motorisations allant de 82 à 120 ch). Le 2008 se distingue notamment du Renault Captur avec son Grip Control, un système de motricité avancé qui s'adapte au sable, à la neige et à la boue. Ce n'est pas un 4x4 non plus mais comme il est équipé de redoutables pneus M+S capables d'affronter des conditions de boue ou neige difficiles, cela permettra de vous échapper des situations les plus cocasses lorsque vous quittez les sentiers battus. Son autre atout qui reste cependant affolant : le Park Assist. Ce dernier scanner



automatiquement l'espace entre les voitures et vous proposera lorsqu'il y a suffisamment de place de faire un créneau sans l'aide des mains. L'effet est bluffant et le parking nettement plus aisé, vous n'avez juste qu'à gérer l'embrayage, l'accélérateur et la boîte de vitesse puis le tour est joué !

Le Renault Captur est produit en Espagne à Valladolid et le Peugeot 2008 quant lui est produit au centre PSA de Mulhouse. Alors que vous soyez hispano néo bling-bling ou français rétro nostalgique et que vous peinez à trancher... Fiez-vous au Ministre du redressement productif Arnaud Montebourg qui prône l'achat 100 % français, “Made” in France, mais qui paradoxalement remercie Carlos Ghosn, PDG de Renault, en lui déclamant “Vous avez fait le choix de la France !”.

* Daniel Latif

Le Ramadan et l'art des mahya

Le « mahya », un mot que peu de personnes connaissent et qui pourtant est présent tout au long du mois du Ramadan... Les mahya, ce sont ces inscriptions lumineuses qui ornent le ciel d'Istanbul dès le premier jour du mois de jeûne musulman. Un art qui remonte à l'époque de l'Empire ottoman, et dont il ne reste que quelques artisans. Rencontre avec l'un d'entre eux, Kahraman Yıldız, qui se consacre à ce métier depuis 37 ans.



D'où vient cette tradition des mahya ?

Le mahya est un art ottoman qui est né il y a près de 400 ans, à l'époque de Sultan Ahmet. C'est

Ahmet Kefevi qui dispose pour la première fois des mahya entre les minarets de la mosquée de Sultanahmet, pour plaire au sultan. C'est ainsi qu'est né le métier de maître de mahya. A l'époque ottomane, les maîtres de mahya mettaient des huiles particulières dans des lampions. Chaque mosquée avait son propre maître de mahya, et le coût des huiles était assuré par la Direction régionale des Fondations (Vakıflar Bölge Müdürlüğü) de l'époque. Pour la période du Ramadan, les mahya sont suspendus entre deux minarets dans le but de créer une atmosphère de fête particulière. Un des maîtres de ma-

hya les plus importants est Hacı Baba, qui a exercé son métier durant deux sultanats. Après la période de la République, et avec l'arrivée de l'électricité à Istanbul, le système de construction des mahya a été modifié.

Justement, comment est fabriqué un mahya aujourd'hui ?

Quinze jours avant le Ramadan, nous commençons les écritures de mahya, qui sont choisies dans une liste donnée par le Conseil Supérieur des Affaires religieuses. Ensuite, nous plaçons les écritures entre les deux minarets. Les messages sont changés trois ou quatre fois dans le mois. Il y a des jours particuliers dans le Ramadan, comme la nuit de Kadir par exemple. On précise les messages selon ces jours. D'abord nous réunissons une équipe, ensuite nous choisissons les messages selon les différents thèmes, et enfin ces messages sont inscrits par le biais d'ampoules électriques sur les mahya. Nous nous occupons des mahya durant le

mois du Ramadan, en dehors de cette période nous travaillons au service électricité de la Direction régionale des Fondations.

Quelles sont les mosquées qui se parent de mahya aujourd'hui à Istanbul ?

Il y en a cinq : la mosquée de Sulta-

nahmet, celle de Süleymaniye, d'Eyüpsultan, d'Üsküdar Valide Sultan et la mosquée d'Emirgan. Comme je l'évoquais, il y a également la mosquée Ulu qui se trouve à Bursa. A l'époque ottomane, les mosquées d'Ortaköy, de Dolmabahçe ou encore de Beylerbeyi fabriquaient également des mahya pour les jours religieux.

Que pouvez-vous nous dire sur la nature des messages exposés ?

Nous utilisons les messages choisis par le Conseil Supérieur des Affaires religieuses, et ce en accord avec une loi datant de 2010. Il est évident que chaque mahya a un message particulier. Les mahya peuvent exister pour des fêtes nationales mais généralement il s'agit de fêtes religieuses. A l'époque ottomane, les maîtres de mahya écrivaient aussi pour les temps heureux ou malheureux de la société ottomane. A cette époque, les mahya étaient un peu comme un organe de presse.

Comment le métier était-il organisé à l'époque, et comment l'est-il aujourd'hui ?

A la période ottomane, chaque mosquée avait son propre atelier. La mosquée Pertevnihal était l'endroit où les huiles étaient conservées. De plus, dans la mosquée de Suleymaniye, il y avait une grande pièce dédiée à la fabrication des mahya, qui avait été construite par Mimar Sinan et qui avait également une importance

particulière pour les maîtres de mahya. Aujourd'hui il n'existe plus qu'un seul atelier pour toutes les mosquées. C'est la Direction régionale des Fondations qui a la charge de la conception de tous les mahya.

Où en est le métier aujourd'hui ?

Le métier de maître de mahya est un art ottoman, et je ne veux pas sa disparition. Cette année, la Direction régionale des Fondations a embauché quatre employés pour les travaux de mahya. Ils sont jeunes

et nous souhaitons réellement leur apprendre ce métier pour faire perdurer cette profession. Cet art a une valeur considérable pour la culture ottomane.

Pour finir, pouvez-vous nous dire qui, d'après vous, est le plus grand maître de mahya ?

C'est une question difficile. Munir Can fut mon premier maître. C'est lui qui m'a appris ce métier.

Mais il faut aussi parler de Hacı Baba, qui, comme je l'ai dit, a exercé son métier durant deux sultanats. J'ai eu de la chance de travailler avec lui. Il était très soigneux en travaillant et j'ai appris beaucoup de chose de lui. Hacı Baba disait toujours : « L'art ne s'apprend pas, on se l'approprie ». Il défendait cette idée : « Si vous faites un effort suffisant, vous pouvez faire ce travail ».

* Propos recueillis par Amandine Canistro et Derya Alemdaroğlu



Passage à « Bursa la verte »

Le Sükran. C'est la première chose que l'on voit en descendant du bateau qui relie en une heure et demie Istanbul à Mudanya. Ce navire marchand orange se détache du paysage maritime et accroche le regard. Un chargement est en cours à son bord, sans doute en provenance de Bursa et sa périphérie, connues pour être la première zone industrialisée de Turquie. On y retrouve plus d'une centaine d'entreprises dont un certain nombre venues d'Europe. Les usines d'automobiles Renault ou Fiat côtoient les fabriques de marbre. Cette économie-là fait vivre Bursa.



Une balade s'étire le long de la mer de l'embarcadere jusqu'au quartier crétois de Mudanya. Venus de Grèce en 1923 lors des échanges de population, les habitants du quartier ont amené avec eux leur langue, leur urbanisme et leur architecture. Ce patrimoine est maintenant protégé pour son atypisme. Dans ces quelques rues calmes où tout le monde se connaît, on retrouve Nami Başer. Professeur de philosophie, ce francophone amoureux de Bursa et de Mudanya nous a accompagné durant la journée.

On poursuit notre route, sautant dans un autobus de passage desservant Bursa. Sur les 30 km qui séparent les deux villes, on prend la mesure de la pertinence du surnom que l'on donne à la première capitale de l'empire ottoman : « Bursa la verte ». Le paysage vallonné est recouvert d'oliviers, de pêcheurs, de vignes, proposant mille nuances de vert. Ça respire la Méditerranée. Une chaleur légèrement étouffante s'est installée lorsqu'on arrive.

L'autobus nous laisse dans la périphérie proche de Bursa, dans un nouveau quartier nommé Nilüfer,

du nom de la femme d'Orhan Gazi, deuxième sultan ottoman et conquérant de Bursa. Une grosse avenue commerciale (2 fois 2 voies) traverse ce quartier sans beaucoup de charme. C'est pourtant un coin apprécié de la jeunesse bursaliennne qui y passe ses nuits.

On comprend la géographie de la ville en se rapprochant du centre historique. Celle-ci s'étale sur plusieurs collines et on aperçoit aisément les montagnes qui encadrent le sud-est de la ville. Dominées par le mont Uludağ, ces montagnes sont enneigées l'hiver et offrent aux stambouliotes aisés quelques pistes de skis. Sur le trajet, les hôtels de luxe se multiplient, signe de l'attractivité et de l'importance de Bursa. L'ancienne capitale approche les 3 millions d'habitants à présent.

Au cours d'une dégustation d'*Iskender kebab*, une spécialité de Bursa, on en apprend plus sur l'histoire de la ville. Conquise en 1326 par Orhan Gazi, elle reste capitale de l'Empire Ottoman jusqu'en 1402 et la prise d'Edirne. Durant ces 66 ans, Bursa fait régner les six premiers sultans de l'Empire : Osman Ier qui meurt lors de la prise de Bursa ; Orhan Gazi ; Murad Ier, fondateur des Janissaires, corps militaire d'élite de l'Empire ; Bayezid Ier ; Mehmed Ier et Murad II.

La fraîcheur du tombeau de Mehmed Ier nous accueille alors que le soleil est au zénith. C'est à lui qu'on doit le passage d'une principauté à l'empire ottoman. Le bâtiment de teinte verte est sobre. Il n'en est pas moins beau. Il fait face à la célèbre

Mosquée Verte (Yeşil Cami) de Bursa. Le jardin ombragé qui les sépare offre un peu de calme. A l'intérieur de la mosquée, les céramiques vertes d'Iznik enchantent par leur originalité. Construite entre 1412 et 1419, la mosquée renferme une loge attribuée au sultan.

Après être passé dans une rue aux maisons préservées typiquement ottomanes (Kale Sokak), le refuge suivant est le tombeau d'Osman Ier, premier sultan, inhumé ici à sa demande bien qu'il soit décédé avant la prise de Bursa. Lui jouxte le tombeau de son fils, Orhan Gazi (le conquérant). Une fontaine désaltère celui qui vient profiter du point de vue arboré qui entoure les deux tombeaux. « Bursa la verte » propose aussi une eau de qualité venue des montagnes. Les bains aux vertus guérissantes sont courants dans la ville.

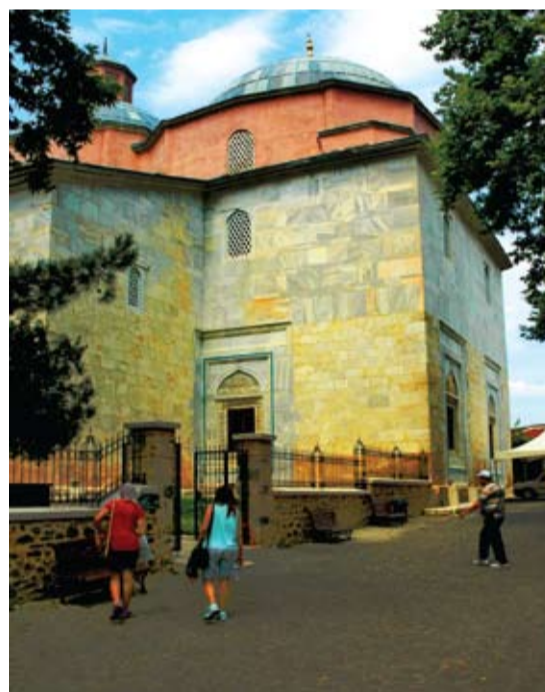
Karagöz & Hacivat viennent ensuite à notre rencontre. Ces deux marionnettes natives de Bursa sont célèbres pour leur comique mis en scène dans des pièces de théâtre d'ombre. Les deux compères auraient été inspirés par deux ouvriers qui avaient l'habitude de distraire leurs camarades sur le chantier d'une mosquée de Bursa. Exécutés à cause du retard des travaux, ils sont devenus des héros populaires. On les croise un peu partout à Bursa.



L'ancienne capitale de l'Empire est aussi réputée pour le commerce de la soie. Elle a été jumelée au XIX^{ème} siècle à la ville française de Lyon où la colline de la Croix-Rousse abritait des soyeux mondialement renommés. La tradition s'est perdue mais Bursa reste connue pour ses tissus. Une école pour devenir designer de motifs pour vêtements a d'ailleurs ouvert ses portes récemment.

La surprise de la journée a été la rencontre avec un médecin chirurgien Tufan Kaleli, un passionné de la francophonie qui s'occupe d'un réseau francophone très actif, "Bursa francophone".

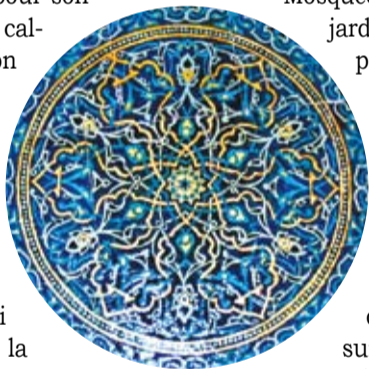
En parcourant les quartiers, on remarque une ville en pleine expansion. La mairie modernise sans cesse la cité : le métro est présent, des accès pour les



handicapés sont en cours d'aménagement çà et là, une vieille usine à soie s'est transformée en centre de congrès l'an passé, les vieilles halles en bâtiment administratif, et le centre historique incluant un marché, est en rénovation. Bursaspor, l'équipe de football de la ville, championne de Turquie en 2010, se fait construire un nouveau stade et un tramway desservant le centre-ville devrait être opérationnel fin 2013. La ville gagne peu à peu les collines environnantes, se rapprochant toujours un plus de Mudanya, la ville qui lui sert de port.

Nami Başer nous explique que le nom Bursa viendrait du mot « burası » (ici). D'après la légende dans les contes des *Mille et Une Nuits*, un homme sur un tapis volant recherchait le paradis. En passant au-dessus de l'emplacement de l'actuelle ville, il entendit « bursai » ce qui deviendrait Bursa. Le site proche de la mer est adossé à la montagne et propose des terres fertiles et arborées idéales à la construction d'une cité. Ainsi aurait naquit Bursa.

C'est par une route sinueuse que se fait le retour à Mudanya où nous attend le bateau pour Istanbul.



Le Festival de Jazz IKSV fête ses 20 ans



Le festival de Jazz IKSV est le dernier né des festivals IKSV (du nom de la Fondation pour la Culture et les Arts d'Istanbul). Après les festivals du film, de théâtre et de musique, c'est le jazz qui a eu les faveurs de la Fondation, cette dernière amenant dans les plus belles salles stambouliotes les plus grands artistes du monde du jazz, mais aussi de la pop, du rock et de la musique du monde. Une programmation éclectique, donc, mais dans laquelle le jazz reste le centre de gravité. Cette année, le festival fêtait ses 20 ans et en a profité pour nous présenter une programmation remarquable dans laquelle se sont mêlés jeunes prodiges et pointures du jazz.

Entre concerts grand public et moments intimistes

C'est la belle et sulfureuse Alicia Keys qui a ouvert les festivités en réunissant, pour sa première représentation en Turquie, plus de 3000 personnes à Parkorman. Grand public, ce concert a su séduire les stambouliotes, ravis de la prestation de l'américaine. Tout en finesse, le festival a également présenté des artistes de qualité dans un cadre plus intimiste, à l'exemple des concerts de Melody Gardot ou Anthony Strong qui ont eu lieu respectivement à la résidence d'été de l'Ambassade d'Allemagne et dans le jardin de l'Institut culturel autrichien. Réunissant un nombre plus limité de spectateurs, ces concerts ont permis un tout autre rapport entre l'artiste et le public, avec une interaction plus chaleureuse, le tout dans un cadre ravissant.



Au cœur du jazz

Les amoureux des grandes voix de jazz n'ont pas été déçus, le festival ayant accueilli entre autre la magnifique Lena Chamamyan, artiste syrienne à la voix cristalline. Une autre belle soirée a réuni sur un même plateau la délicieuse vocaliste Dee Dee Bridgewater et le pianiste et compositeur de jazz Ramsey Lewis, qui se sont produits au Palais de Yıldız.

Les jeunes prodiges

Stefano Bollani, Anthony Strong ou encore China Moses sont quelques noms peu connus qui ont offert au public stambouliote de belles surprises. La découverte de jeunes artistes restent une priorité pour cet événement, qui se fait toujours un plaisir de nous présenter le meilleur de la jeune scène de jazz internationale.



Le jazz turc toujours présent

C'est aussi ça qui est fortement appréciable dans ce festival : il nous offre l'occasion de découvrir les plus talentueux musiciens de jazz turc, peu connus à l'extérieur du pays. Pour cette édition étaient notamment présents le violoncelliste Özer Arkun, le pianiste Tuluğ Tırpan ou encore une étoile montante dans le jazz turc qui commence à connaître une renommée internationale, à savoir Şenay Lamboğlu.

La R&B à l'honneur

Pour clôturer les festivités, c'est un autre artiste de renom qui est venu fouler la scène stambouliote. John Legend, un des plus grands artistes de R&B de notre temps, a terminé le festival en beauté. Il ne reste plus qu'à attendre 2014 pour savoir ce que la 21^{ème} édition nous proposera...

* Amandine Canistro

Bilan de la coupe du monde de football des moins de 20 ans



La compétition organisée en Turquie s'est achevée samedi soir avec le sacre de l'équipe de France contre l'Uruguay. Cette 19^{ème} édition de la coupe du monde de foot des moins de 20 ans réunissant les 32 meilleures équipes mondiales de jeunes a eu lieu du 21 juin au 13 juillet. L'organisation s'est déroulée sans bémol. Les villes d'Istanbul, Bursa, Antalya, Gaziantep, Trabzon, Rize et Kayseri ont accueilli les différents matchs du tournoi. Les officiels se sont félicités des stades, transports et hôtels, à l'image de Servet Yardımcı, responsable du Comité Organisateur Local qualifiant la coupe du monde « d'événement sportif le plus important jamais organisé en Turquie ». Aspect négatif néanmoins, l'affluence globale, 261 509 spectateurs avant la finale. Le président du Comité d'Organisation de la FIFA, Jim Boyce évoque le sujet : « Je sais à quel point le peuple turc est fervent de football, mais pour une raison qui m'échappe, les spectateurs n'ont pas été aussi nombreux que ce qui était attendu. S'il y a un point noir, c'est bien celui-là. » On peut d'ores et déjà, en tant

que public, pointer le manque de communication et d'information autour de l'événement, car à moins d'être érudits en matière de football, les Turcs ne savaient même pas qu'ils accueilleraient cette compétition.

Au niveau du jeu on a été servi, 152 buts ont été marqués contre 132 lors de la précédente édition en Colombie. Il y a eu des beaux matchs (Ghana - Chili 4-3 ; Irak - Corée du Sud 3-3) et du suspens avec 4 séances de tirs au but dont une en finale. Le carré de la compétition a réuni 4 continents (France, Uruguay, Ghana et Irak) et des équipes inattendues sont allées loin telles que l'Irak ou l'Ouzbékistan confirmant la tendance récente « il n'y a plus de petites équipes ». Si des sélections ont pu briller, d'autres ont déçu. C'est le cas de l'Espagne, grande favorite, qui après une phase de poule parfaitement maîtrisée s'est inclinée face à l'Uruguay en quart de finale. Même chose pour la Colombie, battue en huitième de finale par la surprenante équipe coréenne. Dans une moindre mesure on peut aussi parler du Portugal qui n'a pas su se défaire du Ghana.

L'équipe de France, également favorite, a remporté la victoire finale après un premier tour difficile avec une seule victoire (3-1) contre le Ghana. Elle est ensuite montée en puissance lors des matchs à éliminations directes affichant un bon niveau de jeu, avant de gagner au forceps la finale contre l'Uruguay.

Retour sur l'équipe type

Areola (RC Lens), le gardien de l'équipe de France a été impeccable tout le long de la compétition. Le jeune joueur parisien récemment prêté au RC Lens fut le grand artisan de la victoire face à l'Uruguay enchaînant les parades et sortant 2 penalties lors de la séance aux tirs au but. Les latéraux Digne (PSG) et Foulquier (Stade Rennais) ont eux aussi réussi leur coupe du monde. Ils ont beaucoup apporté offensivement avec de nombreuses montées créant le surnombre. A noter que le rennais n'a pas souffert de la comparaison avec le lillois. La charnière centrale, Zouma (ASSE) Um-titi (OL) a été globalement solide. Il s'est dégagé de cette association une grande sérénité, voire parfois un peu de suffisance. On a pu voir la différence de niveau quand Sarr (OL) a remplacé Um-titi, notamment lors de la finale où son double loupé dégagement/passe en retrait a failli coûter cher à l'équipe de France. Pogba (Juventus de Turin), élu homme du match de la finale et meilleur joueur de la compétition, a été exceptionnel. Jouant récupérateur, relayeur et meneur de jeu, il a fait preuve d'un énorme abattage défensif en plus de posséder une aisance technique bien au-dessus de la norme, permettant à la France de relancer proprement. S'il devait y avoir un joueur des bleuets qu'on aimerait voir à la coupe du monde 2014 (si qualification), ce serait lui.

Le joueur sevillan, Kondogbia (FC Seville) a connu moins de succès que son homologue Pogba. Certes, il n'avait pas le même registre mais il jouissait lui aussi d'une grande liberté sur le terrain. Il a beaucoup percuté mais a également perdu de nombreux ballons au milieu de terrain.

Joueur de l'ombre de cette équipe, Veretout (FC Nantes), n'a pas vraiment impressionné au cours de ce tournoi, son rôle était essentiellement de stabiliser le milieu de terrain étant donné que Kondogbia et Pogba étaient très libres.

Les ailiers Thauvin (LOSC) et Bahebeck (VAFC) ont eu des parcours différents. Bahebeck avait bien commencé le tournoi avant de peu à peu tomber dans l'anonymat. Après des premiers matchs compliqués, Thauvin a montré pourquoi il avait été élu meilleur espoir de la ligue 1 en 2012/2013. Français le plus percutant, il a fait l'étalage de toute sa technique provoquant à de nombreuses reprises son adversaire en un contre un. Quelques fois trop individuel, il est cependant difficile de le lui reprocher quand on voit ses deux buts contre le Ghana en demi-finale qualifiant la France.

Difficile de parler du cas Sanogo (Arsenal). Il a marqué 3 buts, a joué le rôle ingrat du pivot en attaque essayant de peser sur la défense afin de libérer les espaces mais il est souvent apparu en difficulté techniquement. On aurait également aimé voir un peu plus Thibaut Vion, la pépite du FC Porto.

Cette victoire est prometteuse pour le futur, d'autant plus que des places sont à prendre en équipe de France. Certains joueurs pourront prétendre à l'équipe A s'ils continuent leur progression, on pense principalement à Pogba. Tout n'a pas été parfait, la France reste en dessous techniquement de l'Espagne et l'Uruguay et s'appuie toujours autant sur ses qualités physiques. Mais elle a montré du jeu, chose qu'on ne voit plus si souvent en équipe de France ces derniers temps.

* Raphaël Petit

Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455

Bulletin d'abonnement

12 numéros
60 € Turquie 30 € France 70 € Europe
Version PDF : 50 €

altinfos@gmail.com